A PARIS,

Chez Didot jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 22.

ADONIS,

OU

LE BON NÉGRE,

ANECDOTE COLONIALE.

PAR J. B. PICQUENARD.

suivi de : Zoflora, ou la bonne négresse

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

L'AN VI. — 1798.

soin de chercher d'autres preuves, pour convaincre mes lecteurs de sa véracité?

Je sais qu'au milieu des troubles et du désordre que les différentes factions ont tour-à-tour fomentés et entretenus à Saint-Domingue, quelques parties de cette histoire auront pu s'échapper de la mémoire ou glisser sur l'esprit de ses habitants, trop agités alors pour avoir donné une attention particulière à des événements qui, d'ailleurs, ont été communs à d'autres individus: je sais encore que cette anecdote ne pourra leur faire quelque impression, que parce que j'ai réuni dans un seul cadre une multitude

de faits isolés, et dont ils ne pouvaient même soupçonner la liaison; mais le fond et les détails n'en appartiennent pas moins à la réalité, et je déclare les tenir directement de la famille même dont je rapporte les malheurs, et du *bon Nègre* qui les a terminés.

Plût au ciel que mon *Anecdote coloniale* n'eût jamais été que le produit d'une imagination romanesque ! mais, à la honte de l'humanité, elle n'est que trop véritable. Elle va bientôt devenir le patrimoine de l'histoire. Puisse-t-elle servir de leçon à la postérité ! Je l'avoue, c'est cette seule et consolante idée qui, en partie, m'a

déterminé à la rendre publique, et qui m'a fait vaincre la répugnance que j'éprouvais à faire l'épouvantable récit des crimes qui se sont commis et des cruautés qui se sont exercées dans cette île malheureuse.

Immortel auteur de *Paul et Virginie !* ô Bernardin de Saint-Pierre ! les vertus d'Adonis étaient dignes de ta plume. Que n'ai-je pu les dépeindre avec cette profonde sensibilité qui caractérise tes écrits éloquents ? Mais cette onction douce et persuasive, ces expressions de la nature, ce charme entraînant et philosophique répandus avec tant de profusion sur toutes les productions de ton génie, sont de ces dons

précieux que le ciel avare semble vouloir n'accorder qu'à quelques hommes dignes, comme toi, de les posséder pour le plus grand triomphe des lumières, de la raison et de l'humanité.

C'est cependant sous tes auspices favorables que j'ose introduire aujourd'hui mon *pauvre Nègre* dans le monde. Je te l'ai presenté nu, et tu l'as accueilli *; le simple récit

* Je m'empresse de publier qu'aussitôt après la rédaction de mon premier cahier d'Adonis, je me présentai chez le citoyen Bernardin de Saint-Pierre que je n'avais jamais vu, et que je ne connaissais que par ses ouvrages, en le priant de vouloir bien en entendre la lecture. Il y consentit, et m'engagea, m'encouragea même à terminer le récit de cette anecdote, en se portant, pour ainsi dire, le garant de l'intérêt qu'y prendrait le public. J'avoue que cette approbation

de ses bonnes actions t'a intéressé à son sort : puisse le public être aussi indulgent que toi ! puisse le bon cœur d'Adonis faire même excuser jusqu'au mauvais langage de son interprète !

Mon intention n'a pas été de réveiller des haines, ni de provoquer d'indignes réactions. Si j'ai parlé des différents partis qui ont tour-à-tour dominé à Saint-Domingue, c'est que cela était indispensable pour l'intelligence et le développement de mon anecdote. J'ai dépeint les nègres et les blancs tels que je les

précieuse m'a tout-à-fait décidé à la faire imprimer. Honneur donc à l'écrivain philosophe qui a bien voulu rassurer un timide débutant dans la carrière épineuse de la littérature !

ai vus moi-même dans cette île où j'ai passé quelques années. Si je me suis trompé sur le compte des uns et des autres, il faudra plutôt accuser la fausseté de mon jugement, que soupçonner mon cœur de méchanceté. Je n'ai écrit pour personne; les principes seuls m'ont dirigé. J'ai pensé qu'après le bouleversement général qui avait déplacé jusqu'aux idées les plus simples, il était utile de ramener les hommes à l'amour de l'ordre, de la justice et de l'humanité, par des exemples touchans, vrais, et qui pussent faire une profonde impression sur leur ame. J'ai voulu prouver sur-tout, que l'amitié, la bonne

foi et la reconnaissance sont respectées même par les hordes les plus sauvages ; qu'une peau noire peut couvrir un bon cœur, et que, sans l'instruction, la liberté n'est qu'une chimère.

ADONIS,

OU

LE BON NÈGRE.

Je n'entreprendrai pas ici de décider si l'abolition subite de l'esclavage dans les colonies françaises, a été un bienfait réel pour l'humanité. Il sera doux, sans doute, pour le philosophe, de voir bientôt les fertiles plaines de Saint-Domingue cultivées par des mains libres : mais la secousse terrible qu'ont éprouvée les Antilles, pour parvenir à cet heureux résultat, a causé la ruine de tant de familles européennes, et la mort de tant d'autres, que je n'oserais me prononcer même en faveur

2

des principes, sans crainte d'être taxé d'injustice et d'inhumanité.

La liberté, ce premier des biens, et dont l'homme ne peut jouir s'il ne porte dans son cœur le germe de toutes les vertus, si ce germe n'a été développé par une éducation saine et soignée ; la liberté fut pour le nouveau monde le plus cruel des fléaux qui l'aient désolé, depuis les massacres commis par les Espagnols qui en firent la découverte.

Elle parut à Saint-Domingue, non comme une divinité bienfaisante et douce qui venait relever le courage abattu de l'esclave malheureux, et insinuer dans le cœur de son orgueilleux maître des sentiments d'humanité et de philanthropie, mais comme une furie impitoyable

soufflant de tous côtés l'épouvante, la mort, et ne marchant qu'armée de la torche et du poignard.

Les habitants de cette île, divisés en différentes factions, semblaient, pour cette fois, s'être tous entendus pour défigurer son image divine, l'affubler des emblêmes de la cruauté, et la rendre odieuse même aux ames les plus douces.

Malgré ces efforts criminels, les nègres transportés de la brûlante Afrique dans ces heureux climats, et courbés depuis cent cinquante ans sous le plus révoltant des despotismes, entendirent un moment sa voix éloquente et majestueuse. Ils se relevèrent à ses fiers accents: d'un accord unanime, et d'un commun effort, ils brisèrent d'un seul

coup la chaîne qui les liait tous, et proclamèrent eux-mêmes leur indépendance, en présence de leurs maîtres épouvantés.

Mais à peine ces hommes brutes se virent-ils libres, que le premier usage qu'ils firent de cette liberté fut d'assouvir leurs ressentiments contre leurs anciens maîtres. Les affreux traitements dont ils avaient été si longtemps les victimes se retracèrent avec tant de force à leur imagination aigrie, qu'ils firent entr'eux l'épouvantable serment d'égorger, sans pitié, toute la population blanche du pays, sans distinction d'âge ni de sexe.

Ce fut dans le mois de janvier 1791 qu'éclata, dans le nord de l'île, cette terrible insurrection, dont les

suites funestes ont coûté la vie à plus de deux cent mille hommes de toutes couleurs.

C'est cependant au milieu de tant d'horreurs, de crimes et d'assassinats, que j'ai été témoin d'une anecdote dont les détails touchants méritent d'autant mieux de passer à la postérité, qu'elle prouve d'une manière bien consolante que la nature laisse, même dans le cœur de l'homme le plus farouche, un endroit accessible à la pitié, aux larmes et à la bienfaisance.

Tous les propriétaires blancs fuyaient de leurs paisibles habitations, et cherchaient un asyle dans les bourgs ou villes qui les avoisinaient. Plusieurs d'entr'eux tombèrent, en s'échappant, au pouvoir

de leurs cruels ennemis, et payèrent de leur vie cet affreux malheur.

Biassou, le plus redoutable et le plus féroce de tous les africains, fut proclamé, par les nègres révoltés, chef suprême de l'insurrection. Il se vit bientôt à la tête de soixante mille noirs qu'il avait réunis dans la plaine du nord, et qu'il dissémina par pelotons d'environ mille hommes, sur une surface de neuf lieues quarrées.

Ce nègre ignorant et superstitieux était parvenu à obtenir la confiance de ses frères d'armes par un caractère de cruauté si fortement prononcé, qu'il inspirait même de l'effroi aux plus sanguinaires. Privé de toutes connaissances dans l'art militaire, il ne sut rien prévoir, rien

épargner pour procurer des ressources à son armée encore mal aguerrie; et tous les efforts de son génie malfaisant n'aboutirent qu'à porter l'incendie partout où il passa.

Pendant un mois entier, cette plaine naguère si riche, si florissante, si belle par ses habitations, ses moulins à sucre, chef-d'œuvres de l'art, ses longues avenues, ses pièces de cannes, ses magasins et ses maisons de plaisance, ne fut éclairée que par la flamme qui dévorait ces magnifiques propriétés, fruits précieux d'un travail lent et pénible. *Biassou* régna bientôt, mais sur un monceau de cendres, et sur les ossements blanchis de ses malheureuses victimes.

Pendant le cours de ces événe-

ments cruels, les blancs, réfugiés dans les villes, se fortifiaient et cherchaient à se garantir de l'invasion de ces barbares, en creusant de profonds et larges fossés dont les bords, hérissés de redoutables chevaux-de-frise, n'offraient aux brigands épouvantés que l'aspect d'une mort terrible, s'ils étaient assez audacieux pour tenter de les franchir.

A la gauche de cette plaine, en sortant de la ville du Cap-Français, et à huit lieues de cette ancienne capitale des Antilles, au pied du *morne* * *de Vallière* qui servait autrefois de limite entre les possessions françaises et espagnoles, était une petite habitation dont le produit en

* Morne, terme du pays, synonyme de montagne.

café entretenait dans une douce aisance une famille parisienne qui en était devenue propriétaire par droit de succession.

D'Hérouville, le chef de cette famille, n'habitait la colonie que depuis près d'une année. Mari heureux d'une femme jeune et sensible qu'il avait épousée par inclination, il ne s'occupait que des travaux de son habitation, et du bonheur de tout ce qui l'entourait. Etranger à la politique des colons, en prenant possession de l'héritage de son oncle, il avait rejeté avec horreur, dans la manière de discipliner son *atelier* *, ces punitions affreuses que la plupart des habitants ses voisins infli-

* Atelier, c'est le nom qu'on donnait à la totalité des noirs cultivateurs d'une habitation.

geaient, avec un sang-froid si cruel, à ceux de leurs esclaves qui se rendaient coupables de la moindre négligence. Cette conduite envers ses noirs, qui n'était qu'une conséquence naturelle de ses principes de justice et d'humanité, fut hautement désapprouvée par la plus grande partie des colons blancs de son canton. On l'accusa bientôt de vouloir s'ériger en réformateur du régime établi, disait-on, par la nécessité, et basé sur le caractère même du stupide africain.

Comme d'Hérouville trouvait le bonheur dans sa maison, et sa justification dans sa conscience, il fut longtemps insensible aux clameurs de ses voisins, et continua paisiblement de vivre à sa manière.

Propriétaire d'une quarantaine de noirs des deux sexes, il était au milieu d'eux comme un père au sein de sa famille. Sa douceur, son indulgence, ses soins lui avaient concilié tous leurs cœurs, et il n'en était pas un seul parmi eux qui n'eût sacrifié sa propre vie pour sauver celle d'un maître aussi cher. Il avait pour *commandeur* *, un jeune nègre de vingt-huit ans, bien fait et vigoureux, dans lequel il avait particulièrement mis sa confiance Cet homme estimable se nommait ADONIS. Il était l'ame de l'atelier. Gai de son naturel, c'était lui qui, les jours de fête, faisait danser au son de

* C'est le nom qu'on donnait au nègre chargé de diriger et surveiller les travaux de l'habitation. Cette fonction n'était ordinairement confiée qu'au plus fidèle et au plus intelligent.

son *banza* * les nègres de son maître, après les avoir aidés, encouragés dans leurs travaux le long de la semaine. Comme il approchait de la *grande case* ** plus souvent que les autres, il avait été à même d'observer de plus près d'Hérouville dans sa conduite domestique. Mille fois il avait été le témoin des tendres caresses qu'il prodiguait à sa femme et à ses enfants.

Un jour, qu'il était occupé à ranger quelques meubles dans une pièce voisine de l'appartement de son maître, il l'entendit parler ainsi à son épouse : « Ma bonne « amie, un de mes voisins, riche

* Instrument chéri des nègres, et imitation grossière de la guitare.

** Maison principale de l'habitation où logent le maître et sa famille.

« sucrier * de la plaine, enchanté de « la beauté de nos plantations, de la « vigueur et de l'intelligence de notre atelier, a conçu le projet d'acquérir notre habitation. Il me fit « offrir hier de m'en payer le prix, « et le tiers en sus de son estimation, « en lettres-de-change sur la maison « Gradis de Bordeaux. J'ai calculé « que cette offre pouvait produire « une somme de deux cent cinquante « mille livres tournois. Consulte ton « cœur, tes inclinations, et vois si « tu veux revenir au sein de notre « pays, séjour des arts et des plaisirs, pour y jouir de cette fortune « immense pour nos besoins. — O « mon ami ! lui répondit sa jeune

* Nom qu'on donne à l'habitant qui cultive la canne à sucre.

« épouse, comme toi j'aime ma pa-
« trie, comme toi je desire d'aller
« finir mes jours dans son sein ; mais
« je ne puis me décider à quitter
« de sang-froid cet asyle où j'ai
« trouvé le bonheur. Quoi ! nous
« livrerions nos pauvres noirs à la
« rapacité d'un maître qui ne con-
« nait que l'or ! nous récompense-
« rions le zèle et la fidélité de ces
« bonnes gens par une cruauté aussi
« grande ! Ah ! mon ami, si jusqu'à
« ce jour tu as su échapper à la
« corruptrice ambition qui dévore
« les habitants de cette île, achève
« ton ouvrage, travaille quelques
« années de plus, et amasse des ri-
« chesses qui ne nous coûtent point
« de remords. »

Adonis fondait en larmes ; il allait

se précipiter aux pieds de sa maîtresse, et lui témoigner toute sa reconnaissance, quand il entendit d'Hérouville répliquer à sa femme en ces termes : « J'étais certain de « ta réponse, ô ma douce amie! Oui, « nous travaillerons quelques années « de plus, et j'exécuterai le projet « si cher à mon cœur, de donner, « avant notre départ, la liberté à « nos nègres. Je partagerai entr'eux « cette terre que, pendant dix ans, « ils auront arrosée de leurs sueurs « et fertilisée pour nous seuls. Un « jour nous quitterons cette île, « mais nous emporterons avec nous « les regrets et la reconnaissance de « nos amis. »

Le bon Adonis n'y tenait plus ; son ame allait faire explosion ; et

son cœur, rempli des sentiments les plus doux, avait besoin de s'épancher. Il vola sur-le-champ auprès de ses camarades, leur raconta tout ce qu'il venait d'entendre, et répandit encore avec eux de nouvelles larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Il profita de cette occasion pour engager l'atelier à redoubler d'efforts pour faire prospérer l'habitation de son maître; et, le premier, il donna l'exemple d'un zèle infatigable et d'une fidélité à toute épreuve.

Les choses étaient en cet état, quand la nouvelle de l'insurrection des noirs vint jeter l'alarme et l'épouvante au sein de la famille de d'Hérouville. Il ne tarda pas à apprendre que les révoltés avaient juré

d'exterminer toute la race blanche ; et l'incendie général de la plaine, en éclairant jusqu'à l'humble toît qu'il habitait, lui confirma bientôt la vérité de cet horrible récit.

Ce généreux colon, sans peur comme sans reproche, refusa de fuir et de se réfugier au sein de la ville du Cap, comme ses voisins le lui conseillaient. En vain sa femme l'implora-t-elle à genoux ; rien ne put le fléchir. Il se contenta de l'y envoyer avec ses enfants, en lui faisant emporter quelques fragments d'une fortune prête à s'évanouir. Adonis fut chargé de la conduire ; mais ce bon nègre s'y refusa, en ces termes : « Maître *, pardonnez à

* Je me suis permis d'épurer un peu l'idiome créole, pour le mettre à la portée des lecteurs

« moi, si Adonis pas vouloir quitter « vous, dans moment présent. Vous « pas connaître comment nègres fâ- « chés avoir cœurs durs; et moi, pas « capable de regarder encore soleil « en face, si Adonis n'être pas là « pour défendre maître, quand bri- « gands va venir pour tuer corps à « lui. » En finissant ces mots, il se roulait dans la poussière et se traînait aux pieds de son maître, pour obtenir la grace de ne pas l'abandonner dans une situation aussi critique.

D'Hérouville attendri le relève en

qui n'ont pas habité ou voyagé dans les colonies. Il m'eût été possible de le traduire encore en meilleur français; mais j'aurais privé les ames sensibles d'expressions si précieuses par leur simplicité et leur naïveté touchante, que j'ose croire qu'elles me sauront quelque gré d'avoir conservé au héros de cette anecdote son langage naturel. *(Note de l'Auteur.)*

l'embrassant, et lui permet de rester auprès de lui. La route du Cap n'était pas encore interceptée : l'intéressante épouse de cet homme sensible arriva dans cette ville sans aucun accident, accompagnée de ses deux enfants, et de quelques négresses qui la servaient habituellement. Inconsolable d'être séparée de son époux, elle ne pouvait concevoir quel motif plus puissant que celui de sa famille avait pu le déterminer à braver si témérairement les dangers qui l'environnaient, et qui s'approchaient de lui à pas de géant.

Resté seul avec son atelier, d'Hérouville avait conçu le sublime projet d'arrêter, s'il lui était encore possible, les cruels effets de la révolte, et de ramener par les exhor-

tations et les prières les plus touchantes, ces hordes effrénées à des sentiments plus humains.

Les bons cœurs ne soupçonnent même pas jusqu'à quel degré d'abrutissement et de férocité le crime entraîne l'homme qui s'y livre ; et le sensible d'Hérouville fut bientôt la victime de son dévoûment généreux.

Biassou, maître absolu d'une plaine vaste, mais devenue stérile, songea bientôt à étendre ses ravages au-delà des mornes qui l'environnaient. Il se mit à la tête d'une bande choisie ; et, armé de ses redoutables torches, il avança sur le morne *de Vallière*, résolu de tout incendier sur son passage.

Après avoir un moment contourné la montagne, il aperçut à l'entrée

d'une vallée superbe, une habitation dont la propreté des jardins, la régularité des cases à nègres, la beauté des *cafiers*, et l'élégante simplicité de la grande case, piquèrent assez sa curiosité pour le porter à s'informer du nom de son propriétaire. On lui apprit bientôt qu'il s'appelait d'Hérouville; qu'il n'avait pas voulu fuir, et qu'il attendait avec calme son arrivée. Biassou portant avec lui l'épouvante et la mort, déja accoutumé à ne voir que des fuyards, fut surpris de la témérité de d'Hérouville. Il arriva bientôt sur les glacis * de son habitation, et aperçut en effet cet intéressant

* Espèce de plate-forme en maçonnerie, sur laquelle on expose le café au soleil, pour le faire sécher.

colon tranquillement assis au milieu de son atelier, tenant un livre à la main, et ayant son fidèle Adonis à ses pieds. — « Qui es-tu ? lui cria d'un ton rauque et grossier le farouche Biassou; « qui es-tu ? chien « de blanc ! pour oser braver avec « tant d'audace le grand général de « l'armée noire ?..... — Je suis ton « frère, répond d'Hérouville avec « dignité; et si tu as le courage de « m'entendre un seul instant avec « calme, je serai bientôt ton ami. » Tous les nègres de Biassou, stupéfaits et indignés d'une pareille hardiesse, n'attendaient que le signal de leur chef pour massacrer ce héros; mais, par un mouvement aussi prompt que l'éclair, tous les noirs de d'Hérouville s'étaient jetés au-

tour de lui, comme pour faire un rempart de leurs corps à ce maître chéri ; et l'on voyait le courageux Adonis offrir le premier sa large poitrine aux coups des assassins. Jamais spectacle plus fait pour attendrir ne s'était offert à Biassou. Un moment il en fut ému, et il permit à d'Hérouville de parler. Cet ami de l'humanité, inaccessible à la crainte, toujours plein de son louable projet, monta avec fermeté sur un petit tertre, et, d'une voix forte et véhémente, il s'exprima en ces termes : « Nègres qui m'écoutez, je « ne chercherai point à justifier ici « les cruautés dont la plupart des « blancs, vos anciens maîtres, vous « ont rendus victimes : mais devez-« vous punir l'innocent pour le cou-

« pable, confondre dans votre ven-
« geance l'habitant cruel qui vous
« traitait en bêtes de somme, et le
« propriétaire humain qui adoucis-
« sait la rigueur de votre sort par
« ses soins paternels ?.... Que vous
« ont fait ces mères tendres, ces
« épouses fidelles et ces pauvres pe-
« tits blancs que vous massacrez sans
« pitié ?.... Toutes ces innocentes
« victimes de votre cruauté, n'ont-
« elles pas cent fois volé au devant
« des coups que voulaient vous por-
« ter vos bourreaux ? Qui vous pan-
« sait dans vos blessures ? qui vous
« consolait dans vos chagrins ? qui
« implorait auprès de vos maîtres
« cruels la grace de vos fautes, si
« ce n'est ces mêmes *blanches* * dans

* Rien n'était aussi touchant à Saint-Domingue,

« le sang desquelles vous brûlez au-
« jourd'hui de vous désaltérer ? ....
« Malheureux, qui ne prévoyez rien
« au-delà du jour qui vous éclaire !
« que deviendrez-vous quand vous
« aurez tout pillé, dévasté, incen-
« dié ? En supposant que pas un
« blanc de cette île n'échappe à votre
« fureur, pensez-vous pour cela en
« éteindre la race ? Et ces millions
« d'européens qui peuplent l'ancien
« monde, ne viendront-ils pas ven-
« ger la mort de leurs frères mas-
« sacrés ? ....

« Écoutez donc la voix d'un blanc
« qui fut toujours l'ami de tous les

que l'active sensibilité des femmes blanches, et particulièrement des européennes. Elles semblaient être envoyées par l'humanité même, pour tempérer par leurs grâces et leur douceur, le caractère âcre et tyrannique des habitants du pays.

« hommes, qui vous plaignit sincè-
« rement dans vos malheurs, mais
« qui frémit aujourd'hui de vos for-
« faits. Votre esclavage touche à son
« terme : une révolution aussi grande
« que sublime va vous ouvrir les por-
« tes de la liberté. Déja l'assemblée
« nationale, en déroulant la grande
« charte de la nature, a retrouvé
« vos droits, et..... » Dans ce moment, le terrible Biassou tirant son large sabre, en porta la pointe près de la poitrine du courageux d'Hérouville, en lui disant d'une voix épouvantable : « Arrête ! tu en as « dit assez. » Puis se tournant vers ses satellites : « *Gens du roi*, * leur « cria-t-il, conduisez ce misérable

* J'expliquerai plus loin pourquoi Biassou donnait ce nom aux nègres qu'il commandait.

« blanc à mon palais, et qu'on le « garde à vue jusqu'à mon retour. »

Aussitôt un groupe de ces brigands armés disperse les bons noirs qui l'entouraient, et l'entraîne dans le hideux manoir que Biassou décorait du nom pompeux de palais.

D'Hérouville, avant de partir, eut la douleur de voir brûler sa chère habitation, et d'ignorer même ce qu'était devenu son fidèle *Adonis*. Il traversa tristement une partie de la plaine du nord, et partout il trouva les traces hideuses du passage des révoltés. Ici, c'étaient les décombres encore fumants d'une riche sucrerie, qui s'offraient à ses regards : plus loin, c'étaient des cadavres de blancs, mutilés et privés de sépulture. — Après avoir marché

pendant environ cinq heures, il découvrit enfin une avenue qui conduisait à ce prétendu palais, qui n'était qu'une ancienne sucrerie que la nécessité seule avait fait épargner.

D'Hérouville avait de la fermeté; il s'était préparé à la mort; mais tout son courage l'abandonna, quand, après avoir traversé l'avenue, il vit l'épouvantable spectacle de trois cents têtes de blancs, fichées sur chacun des barreaux aigus qui formaient l'entourage de la première cour. Une sueur froide coula le long de son corps; ses genoux s'affaissèrent, et il fut porté sans connaissance et déposé dans la pièce même qu'occupait Biassou.

Il resta près de trois heures dans une espèce de léthargie semblable

au sommeil de la mort. Son réveil fut terrible, quand il se vit environné de noirs dont les regards farouches lui présageaient déja les plus affreux supplices. Ce fut alors que tout ce qui lui avait fait chérir l'existence jusqu'à ce moment cruel, vint se retracer avec force à son imagination flétrie. « O ma « femme ! ô mes enfants ! s'écriait- « il dans sa douleur, je ne vous ver- « rai donc plus !.... Trop de con- « fiance dans la bonté des hommes « va me coûter la vie !.... » Puis il ajoutait, avec ce sentiment de résignation que peut inspirer seule une conscience irréprochable : « Dieu « de l'univers à qui rien n'est caché, « que tes impénétrables décrets s'ac- « complissent ! » Et en achevant ces

mots, sa tête retombait sur sa poitrine inondée de ses larmes.

Ce fut dans ces angoisses cruelles que l'infortuné d'Hérouville passa quelques heures; mais, soit que Biassou eût donné des ordres particuliers pour qu'on eût soin de lui, on vint bientôt lui offrir quelques aliments qu'il refusa. Il demanda s'il pouvait se promener; on lui fit un signe approbatif, mais on se mit en même temps en devoir de le suivre. Il traversa plusieurs pièces de plein pied, qui lui offraient toutes l'image du désordre, de la confusion, ou plutôt du chaos. On voyait pêle-mêle sur le carreau, des armes ensanglantées et des pendules brillantes; des instruments de mathématiques et des chaudières de fer; de

la vaisselle plate et des linges souillés; des vases de porcelaine et des peaux d'animaux; des diamants précieux et des crânes humains où tenait encore la chevelure; de supérbes tapis et des haillons hideux.

Il reconnut sans peine que tous les objets qui l'avaient frappé par leur beauté, leur richesse et leur curiosité, n'étaient que le fruit du pillage fait sur les blancs, et que le reste ne provenait que de la paresse, de la mal-propreté, du libertinage et de la cruauté des révoltés. Une chose le frappa pourtant; c'était le respect religieux qu'avaient tous les nègres pour le butin de leur chef. Tout était à l'abandon; il était facile de s'emparer des choses les plus précieuses; et cependant au-

cun de ceux qui entraient ou sortaient ne paraissait convoiter même la moindre bagatelle.

Les choses vraiment extraordinaires dont il fut le témoin dans ce séjour de crime, et pendant les trois jours que Biassou fut absent, suspendirent un moment sa douleur. A chaque pas, à chaque question qu'il faisait, sa surprise allait toujours en augmentant.

L'habitation qu'avait choisie Biassou, ressemblait, par sa position et ses alentours, au quartier-général d'un vaste camp. Les africains qui composaient son armée, provenants des différents royaumes de la côte de Guinée, s'étaient réunis per peuplades. La différence des langages, des habitudes et des nuances mêmes

de leur peau, en formaient autant de petites nations séparées, qui ne se réunissaient qu'à la voix du grand chef, et les jours de bataille seulement. Immédiatement après, ils se séparaient, et vivaient les uns sous de vastes tentes, les autres sous des arbres, ou sous des *ajoupas* * de roseaux recouverts en feuillages.

On voyait d'abord les *Congos*, si faciles à reconnaître par la douceur de leurs mœurs et leur passion pour la danse ; puis les *Mozambiques* à la figure martiale et à la démarche guerrière : venaient ensuite les *Nagos*, les *Ibos* et les *Mondongues*, nations sauvages, farouches et anthro-

* Ajoupas, espèce de petites cabanes semblables à celles où couchent les bergers, quand ils parquent les troupeaux.

pophages, qui ne regardaient la guerre avec les blancs que comme un nouveau moyen d'assouvir leur horrible goût pour la chair humaine.

Les nègres *créoles*, c'est-à-dire nés dans l'île, formaient aussi une espèce de nation séparée. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, celle qui composait la cour de Biassou. Ces noirs, véritables singes des blancs, se traitaient de comte, de baron, de marquis et de chevalier. Ils nommaient bals parés, leurs grotesques *calindas*. * Ils avaient des aumôniers, et jouaient la comédie. Parés des fruits de leur pillage, on en voyait plusieurs couverts de très-

* Le calinda est la danse favorite des nègres. Ils donnent aussi ce nom au lieu choisi pour la danser.

riches habits, que, pour comble de ridicule, ils endossaient presque toujours sur leur peau nue, sans chemise, sans col et sans chaussures. On leur pardonnait aisément ces travers, en faveur de leur humanité, et de leur aversion marquée pour le meurtre et l'assassinat.

Ils faisaient une cour assidue à Biassou, lui donnaient des sérénades, des bals et des repas; mais les jours qu'on exécutait à mort les malheureux blancs qui avaient été faits prisonniers, jours de réjouissance pour l'armée noire, les nègres créoles s'absentaient du camp sous différents prétextes, tels que ceux de la chasse, de la pêche et des approvisionnements.

En géneral, l'armée vivait dans

la plus grande dissolution. La danse, le *tafia* * et les femmes absorbaient tous ses moments. Si les blancs se fussent entendus, ils eussent aisément vaincu un ennemi aussi abruti par la débauche ; mais la suite prouvera que le foyer de cette insurrection était alimenté par ceux même que le gouvernement avait chargés de l'éteindre.

Telles furent les principales remarques que fit d'Hérouville, quand sur la fin du troisième jour de son affreuse détention, il aperçut dans la plaine un nuage de poussière occasionné par le retour de Biassou, de son état-major et d'une partie de son armée. Son cœur se serra ;

* *Tafia*, espèce d'eau-de-vie très-forte, extraite du sirop, et boisson favorite des nègres.

ses yeux s'obscurcirent, et l'image d'une mort horrible vint de nouveau s'offrir à sa pensée.

On le fit rentrer précipitamment, et bientôt les funestes cris de joie des nègres chargés de butin vinrent retentir jusqu'à son oreille.

Biassou fit son entrée avec la fierté d'un conquérant qui vient d'asservir une partie du monde. Les négresses qui composaient à-la-fois son domestique et son sérail, s'étaient parées à l'envi pour le recevoir.

Il arriva enfin dans son appartement, suivi d'une foule d'officiers de toutes couleurs, revêtus d'uniformes différents, et chargés d'énormes épaulettes.

Mais quelle fut la surprise de

d'Hérouville, quand il distingua parmi eux, un officier blanc du régiment du Cap, * qu'il avait souvent vu à la parade, avant l'insurrection des nègres ! Il remarqua qu'on avait beaucoup de déférence pour lui, et que Biassou même le traitait avec distinction.

Le premier moment de tumulte passé, et quand chacun se fut assis, Biassou ordonna qu'on fît comparaître pardevant lui l'*audacieux blanc de la montagne de Valière*. A

* Cet officier nommé *P**** capitaine au régiment du Cap, s'est sauvé depuis à la nouvelle Angleterre, où il a rejoint son colonel, l'ex-baron de C***. Ils ont acheté, du fruit de leurs forfaits, une terre superbe dans la province de Maryland. Ils y vivent, à la vérité avec faste, mais haïs, mais méprisés, sans paraître plus heureux. L'or amassé au prix du sang des hommes, peut-il procurer le bonheur ?

ces terribles paroles, d'Hérouville frissonna, et crut entendre sa sentence de mort.

« Misérable blanc, lui dit Biassou « en le voyant, je ne t'ai fait grace « de la vie, que parce que j'ai ap- « pris que tu avais été moins injuste « envers tes noirs, que les autres « habitants de cette île. Mais ap- « prends que ton existence va dé- « sormais dépendre de toi seul. Le « roi de France, mon maître et le « tien, m'a spécialement chargé, « par l'organe de son gouverneur « *Blanchelande*, * des intérêts de

* L'ex-comte de Blanchelande était, à cette époque, gouverneur pour le roi à Saint-Domingue. Ce fut lui qui organisa et entretint sourdement l'insurrection des noirs. Il était parvenu à leur faire croire que le roi voulait leur donner la liberté, mais que l'assemblée nationale et

« sa couronne dans cette colonie ;
« mais j'ai besoin, pour le service
« de mes bureaux, d'un européen in-
« telligent, actif et zélé, qui puisse
« y satisfaire. J'ai bien voulu te
« choisir : remplis mes volontés,
« rien ne te manquera ici. Adonis
« te sera rendu ; et dès cet instant,
« tu fais partie de mon état-major.
« Ta part des prises et du butin
« que nous ferons sur l'ennemi, te
« sera fidèlement remise : mais ne

ses partisans seuls s'y opposaient. Ce misérable, premier instigateur des troubles, des crimes et des assassinats sans nombre qui se sont commis à Saint-Domingue, a été arrêté et renvoyé en France par la commission civile, avec deux malles contenant les preuves de ses innombrables forfaits. Son procès a été instruit à Paris : après vingt-deux jours de débats et de confrontations, le jury l'a déclaré coupable, à l'unanimité ; et le glaive vengeur des lois et de l'humanité s'est appesanti sur sa tête criminelle.

« cherche ni à me tromper, ni à « t'échapper ; car tu trouveras dans « chaque soldat de mon armée un « surveillant et un dénonciateur, et « souviens-toi que le plus terrible « des supplices sera ton partage. « C'est tout ce que j'ai à te dire. »

A peine Biassou eut-il fini ces mots, que l'officier blanc se leva, et dit à d'Hérouville d'un ton mielleux et composé : « Monsieur, si votre « conduite est telle que le grand gé- « néral Biassou et le gouverneur « Blanchelande aient lieu de s'en « applaudir, comptez sur les bien- « faits et la protection du roi mon « maître, qui sait récompenser la fi- « délité de ses sujets partout où le « sort et les circonstances peuvent « les places. »

A ces paroles, un baume consolateur sembla couler dans le sang de d'Hérouville, brûlé par le chagrin. L'espérance d'échapper bientôt à l'horrible séjour où son zèle pour l'humanité l'avait conduit, se glissa dans son cœur. Il parut non-seulement résigné à son sort, mais il témoigna même de la joie devant ses bourreaux.

On se mit à table, et après un souper splendide, l'officier blanc partit avec un fort détachement, qui l'escorta jusqu'aux frontières de la partie espagnole de l'ile, endroit par lequel il avait coutume de pénétrer dans le camp des révoltés, pour apporter à leur chef les ordres et les paquets du gouverneur *Blanchelande*.

Biassou fut se reposer, et les nè-

gres de son état-major se retirèrent dans la pièce la plus éloignée de son appartement, où ils dansèrent le reste de la nuit.

Le lendemain, d'Hérouville, à son réveil, retrouva son fidèle Adonis auprès de son lit. Ce bon noir attendait patiemment le lever de son maître pour se jeter à ses pieds. Il les baigna bientôt de ses larmes. « O « maître! lui dit-il, l'espérance de « revoir vous encore, avait quitté « cœur à moi, du jour même que « nègres-brigands avaient conduit « vous ici : mais, graces à grand- « maître d'en-haut, vous être vivant « encore, et cœur à moi plus con- « tent. Mais tant qu'Adonis ne pas « être capable de sauver vous de l'en- « fer à nègres, pour remettre vous

« dans bras à pauvre maîtresse à moi,
« qui languit au Cap dans tristesse,
« chagrin va ronger cœur à moi, tout
« comme du feu va dévorer bois sec. »

« O mon cher Adonis! reprit d'Hé-
« rouville, en se jetant à son cou,
« ne renouvelles pas mes douleurs
« en me parlant d'une épouse infor-
« tunée! Plus je réfléchis, et moins
« j'espère de me voir réuni à cette
« femme adorable. La position du
« camp, l'éloignement de la ville,
« la discipline de l'armée de Biassou
« qui m'a fait consigner à tous les
« postes, le terrible ascendant de ce
« chef sur les révoltés, les exemples
« affreux par lesquels il entretient
« parmi eux la soumission à ses
« moindres caprices, la menace du
« plus cruel de tous les supplices si

« je suis surpris en m'évadant, tout « me ravit jusqu'à l'espoir même de « songer à revoir mon épouse et mes « enfants. — Prendre courage, maî- « tre, dit Adonis, prendre cou- « rage, et songez que s'il y a bons « blancs dans le monde, il y a aussi « bon Dieu dans le ciel pour sauver « leur vie. »

D'Hérouville se rendit au poste que le sort lui avait assigné. La simple lecture de la correspondance avec Biassou, lui donna la clef de l'infernale intrigue qu'on avait employée pour séduire ce noir, naturellement cruel, et le porter aux excès les plus inouis. Il ne put lire sans frémir d'horreur, les missives dans lesquelles on prévenait Biassou que tel jour, à telle heure, une colonne de blancs,

composée seulement de *bourgeois* du Cap, ferait une sortie dans la plaine; qu'on la laisserait avancer jusqu'à un endroit convenu, et que les mesures étaient prises pour que les effets de sa déroute procurassent à l'armée noire tant de caissons remplis de munitions de guerre, et tant de chariots chargés de vivres et d'armes de toute espèce.

Il trouva aussi de fausses lettres ministérielles, timbrées de France, adressées directement à Biassou, dans lesquelles on lui mandait que le roi, content de ses services jusqu'à ce moment, lui faisait passer, en marque de sa satisfaction, le cordon rouge et le brevet de lieutenant-général de ses armées.

En effet, Biassou était décoré

d'une croix de Saint-Louis, d'un cordon rouge, et prenait le titre de lieutenant-général des armées du roi. Chaque pas que faisait d'Hérouville dans ce dédale de crimes, le faisait frémir d'horreur. Est-il possible, s'écriait-il épouvanté de tant de forfaits, est-il possible qu'il existe parmi les français, des hommes assez pervers, des cœurs assez lâches, des ames assez féroces pour déchirer, avec autant de sang-froid, le sein de leur patrie, et calculer tranquillement le nombre des victimes qu'ils sacrifieront chaque jour à leurs passions cruelles, à leur ambition effrénée? O humanité sainte! que d'outrages les hommes ne t'ont-ils pas faits! Mais d'Hérouville ne connaissait encore qu'une partie des crimes de

Blanchelande. Il fut bientôt convaincu que ce gouverneur, qui trompait Biassou avec autant de scélératesse, était lui-même la dupe du cabinet de *Saint-James*.

Blanchelande, privé depuis longtemps des nouvelles de France, avait envoyé des agents à *la Jamaïque*, pour savoir ce qui s'y passait, et pour obtenir des secours pécuniaires, dont il avait le plus pressant besoin pour alimenter l'insurrection des noirs dans la plaine, et entretenir, dans les villes, la discorde parmi les blancs, les mulâtres et autres hommes de couleur, afin que la colonie fût toujours dans cet état de division si bien dépeint par Machiavel, et toujours si favorable aux projets du despotisme.

Le gouverneur de cette île anglaise qui est peu éloignée de Saint-Domingue, avait accueilli les agents de Blanchelande avec distinction, et les lui avait renvoyés, peu de jours après, comblés d'honneurs et de présents. Ils rapportèrent à Blanchelande l'or qu'il avait demandé, et copie d'une prétendue lettre du roi d'Angleterre, qui ordonnait au gouverneur de Saint-Domingue, et ce, d'après la volonté de son cousin le roi de France, de ne reconnaître aucun des agents de l'assemblée nationale, de les repousser de l'île par la force, et de ménager une entrée aux vaisseaux de sa majesté britannique qui devaient, sous peu, venir prendre possession de toutes les Antilles, à titre de dépôt, et pour

remettre ces îles au roi de France après la fin des troubles de son royaume; le tout d'après les conventions secrettes faites à Versailles le ...., et dont il ne pouvait lui être donné de connaissance officielle, vu la position critique du royaume.

Blanchelande crut, ou feignit de croire à la vérité de cette lettre, et fit tous ses préparatifs pour livrer la colonie aux anglais. Les légendes de *la nation et la loi*, furent effacées du sein même de l'assemblée coloniale qui se tenait au Cap, et dont il était l'ame; et chacun de ses membres eut la perfidie, ou la lâcheté, d'arborer la cocarde noire, qui est celle des anglais.

Heureusement les vaisseaux, les troupes et les commissaires envoyés

par l'assemblée nationale, arrivèrent assez à temps pour déjouer ces abominables manœuvres, et dévoiler l'infâme trahison qui allait livrer au tyran des mers la plus belle et la plus riche de nos possessions d'Amérique, et qu'on peut appeler, sans exagération, le Pérou des français.

Au milieu de tant d'horreurs, d'Hérouville, toujours tourmenté du desir de mettre un terme à ces calamités, conçut vingt projets différents, qu'il ne put jamais mettre à exécution, parce que les circonstances les plus inattendues, et le caractère des nègres, qui ne lui était pas assez connu, déroutaient tous ses plans et faisaient échouer toutes ses tentatives. Il fut souvent sur le point de vouloir désabuser Biassou;

mais il s'arrêtait bientôt, en songeant combien il était périlleux d'éclairer un nègre ignorant et cruel, jaloux de son autorité, fier de sa puissance, et qui ne verrait dans la vérité que le néant de ses grandeurs, sans trouver dans son cœur et dans sa philosophie, des ressources ou des consolations capables de l'en dédommager.

Le souvenir de sa femme, abandonnée au Cap, et livrée à toutes les angoisses de l'incertitude, venait encore augmenter ses chagrins. La tâche cruelle qui lui était imposée, révoltait à-la-fois son cœur et son imagination. Une fièvre ardente s'empara de lui, et l'excessive chaleur du pays ne tarda pas à la rendre délirante. Dans ses accès, qui

étaient fréquents, il accusait Blanchelande et Biassou, leur rappelait leurs crimes, les accablait de reproches, et répétait sans cesse, qu'il les attendait au tribunal de l'Éternel, pour les dénoncer devant le suprême juge de tous les hommes. Adonis n'était occupé qu'à étouffer ces cris, si dangereux pour lui et pour son maître. Il connaissait les simples du pays; il s'en servit avec art, et le tira promptement de danger. D'Hérouville, convalescent, desira avec une nouvelle ardeur de revoir sa femme et ses enfants : il fit même l'aveu à Adonis, que son rétablissement en dépendait, Adonis, après lui avoir remontré la difficulté d'une pareille entrevue, finit par l'engager à prendre patience, et promit à

la face du ciel, de périr ou de le réunir à son épouse avant un mois. Les malades sont comme les enfants, qu'il faut consoler et amuser par des promesses; et quoique celle d'Adonis ne fût presque qu'une chimère, d'Hérouville, dès cet instant, se sentit pourtant soulagé, et ne tarda pas à se rétablir.

Il n'en fut pas de même d'Adonis. Ce bon nègre sentait combien il s'était engagé, en ne prenant qu'un mois de délai pour réunir d'Hérouville à son épouse. Esclave de sa parole, il se serait cru indigne de l'amitié de son maître, s'il avait eu le malheur d'y manquer. Son parti était donc pris, et d'avance il s'était voué à la mort pour accomplir ses promesses; car, de même

que d'Hérouville, il n'avait pu se dissimuler tous les dangers qu'il avait à courir.

Un jour, qu'étant assis sous un des tamarins qui ombrageaient la maison de Biassou, il rêvait seul aux moyens de franchir les limites du camp, il vit s'approcher de lui une jeune et belle négresse, qui, d'un pas léger et d'un air agaçant, vint lui reprocher, avec beaucoup de familiarité, sa profonde indifférence pour les plaisirs du *palais*. Adonis reconnut en elle une des sultanes de Biassou, et frémit des nouveaux dangers auxquels elle allait l'exposer. En effet, cette femme qui n'avait pu voir sans émotion sa force, sa tournure et ses traits, avait profité d'un moment favo-

rable pour l'instruire de la violence de sa passion, suivant la coutume ordinaire du pays, qui permet aux négresses cette excessive licence. Mais Adonis ne songeait qu'à ses maîtres : son cœur était fermé à tout autre desir qu'à celui de terminer leurs longs malheurs, en les réunissant; aussi répondit-il avec beaucoup de froideur aux avances de *Zerbine*, (c'était le nom de cette négresse.)

Cette femme, à qui l'on aurait pu donner le nom de la *Vénus noire*, et qui avait plus d'une fois vu des blancs à ses genoux, fut singulièrement piquée des réponses d'Adonis. Elle le fit espionner pendant plusieurs jours; car elle s'était imaginée qu'elle avait une rivale. Mais,

s'apercevant qu'il témoignait la même indifférence pour toutes ses camarades, et que, loin de songer à répondre aux desirs d'aucune, il fuyait avec soin leurs recherches, elle soupçonna bientôt qu'un profond chagrin le dévorait, et résolut en même temps, de tout employer pour en découvrir la cause.

L'amour et la curiosité exercent un empire tyrannique sur les femmes de tous les pays; mais c'est particulièrement sous la zone torride qu'ils tourmentent ce sexe, que la délicatesse même de ses organes rend si facile à irriter. Le moindre desir, le plus léger sentiment, dégénèrent bientôt en une passion violente; et l'on voit tous les jours, sous ce climat brûlant, des femmes

créoles devenir furieuses, à la moindre contrariété qu'elles éprouvent. Cette cause est, sans doute, la même qui a prolongé pendant plusieurs années les massacres à Saint-Domingue, et, pour ainsi dire, consommé le désastre de cette île. La fermentation continuelle des esprits, l'exaltation des têtes et la perpétuelle exaspération des partis, se sont toujours opposées aux vues conciliatrices de quelques sages européens, qui, apportant de France ce *flegme philosophique*, don précieux d'un climat tempéré, ne concevaient rien à l'acharnement avec lequel des hommes de toutes couleurs persistaient à s'entre-égorger sans vouloir s'entendre.

Que l'on juge donc de la position

de Zerbine. Dévorée d'amour et d'inquiétude, elle ne songeait plus qu'à surprendre, ou même à arracher le secret d'Adonis. Toutes les démarches qu'elle fit à ce sujet furent longtemps infructueuses, et le hasard seul lui dévoila un mystère qui serait à jamais resté enseveli dans le sein de cet homme, capable de subir la mort plutôt que de le révéler.

Un soir, qu'elle avait été se baigner seule dans le ruisseau des *Gouyaviers*, qui coulait à quelque distance du quartier-général, elle vit venir de loin le languissant Adonis, qui donnait le bras à son maître. Aussitôt elle se plongea dans l'eau, pour n'être pas aperçue ; et d'Hérouville vint s'asseoir au pied

d'une des touffes de bambous qui bordaient ce ruisseau, et qui était précisément celle derrière laquelle s'était blotie la curieuse Zerbine. Le dialogue qui s'établit entre ces deux infortunés, lui apprit bientôt ce qu'elle brûlait tant de savoir. Heureusement, rien de ce qui pouvait lui faire connaître l'horreur profonde que Biassou et ses soldats leur inspiraient, n'échappa de leurs bouches; et Zerbine ne vit que le chagrin du blanc, et le desir du nègre de le soulager. D'autant plus enchantée de sa découverte, qu'elle fut presque certaine que l'amour n'entrait pour rien dans les peines d'Adonis, elle se promit bien de l'empêcher de tenter une évasion qui lui aurait ravi, pour toujours, celui

qu'elle aimait déja avec une passion qu'elle ne pouvait plus domter.

Comme elle avait un grand ascendant sur l'esprit de Biassou, elle lui raconta une partie de ce qu'elle avait entendu, en le suppliant d'employer son pouvoir pour remettre l'épouse de d'Hérouville, qui s'était réfugiée au Cap, entre les bras de son mari qui ne pouvait se consoler d'être séparé d'elle. Elle lui fit sentir que, par cet acte de générosité, ou plutôt de politique, il allait lier à ses intérêts, d'une manière invariable, un blanc qui lui était déja si nécessaire, et qui le servirait à l'avenir avec d'autant plus de zèle, qu'il lui aurait d'aussi fortes obligations. Biassou fut aisément convaincu, et lui promit d'en con-

férer avec l'émissaire de Blanchelande, à la première entrevue qu'il aurait avec lui.

Cette entrevue eut lieu, le lendemain même. *P****, l'officier blanc dont il a déja été question, fut chargé de lui amener, le plus promptement possible, cette femme et ses deux enfants.

Mais l'épouse de d'Hérouville, qui chaque jour entendait rapporter que pas un seul blanc n'échappait à la rage de Biassou; que ce monstre avait poussé la barbarie jusqu'à livrer des femmes blanches à la brutalité des nègres, qui ne manquaient jamais de les assassiner après avoir assouvi sur elles leurs infâmes passions, ne put se décider à suivre cet officier. C'était en vain qu'il lui repré-

sentait que de cette démarche seule dépendait le salut de son époux; elle persistait à croire que son mari, dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis le jour de leur séparation, n'avait pu échapper à la férocité des noirs, et que Biassou, en la faisant conduire avec ses deux enfants, ne voulait qu'immoler trois victimes de plus.

L'hypocrite P***, qui n'avait pas prévu le refus de cette femme, sentit alors qu'il avait presque compromis le secret de Blanchelande; et, pour lui ôter toute espèce de soupçon sur les relations que ce gouverneur entretenait avec les révoltés, il fit paraître devant elle un nègre qui lui était inconnu, lequel accusa s'être sauvé du camp de Biassou, et avoir

vu son mari, ainsi que le nègre Adonis. Mais rien de ce stratagême ne put faire revenir l'épouse de d'Hérouville, de l'effroi qu'on lui avait inspiré sur le caractère des révoltés. Elle fut donc inébranlable dans sa résolution.

P***, chagrin de n'avoir pu faire une commission qui devait lui concilier tout-à-fait les bonnes graces de Biassou, et surtout lui procurer quelques *espèces*, auxquelles il tenait plus encore, revint tristement rendre compte au chef de l'armée noire, du peu de succès de ses démarches. Zerbine fut accablée d'un contre-temps aussi inattendu, et s'en fut rêver aux nouveaux moyens de fixer Adonis dans le palais de son maître. Mais Biassou, qui voulait

tout à-la-fois satisfaire sa maîtresse et s'attacher d'Hérouville, conçut le projet d'envoyer sur-le-champ au Cap le nègre Adonis, dont il connaissait l'attachement pour son maître. Il le fit donc venir devant lui, et lui intima ses ordres du ton le plus impératif, en ajoutant qu'il lui donnait quinze jours pour tout délai, et qu'il ferait trancher la tête à d'Hérouville, s'il n'était pas de retour au bout de ce temps.

Adonis, consterné, vit dès ce moment s'évanouir ses plus chères espérances. Il représenta humblement à Biassou, combien ce terme était court pour une mission aussi épineuse, et parvint enfin, à force de supplications, à obtenir un mois pour la remplir.

Il partit donc, muni des passe-ports nécessaires pour parvenir jusqu'aux murailles du Cap-Français, sans être inquiété par les gens de Biassou. Ce pauvre noir s'était imaginé qu'il pénétrerait sans peine dans cette ville, qui servait d'asyle à sa maîtresse. Il ne pouvait croire que les blancs seraient assez inhumains pour repousser celui qui les avait toujours aimés, toujours fidèlement servis; mais le perfide Blanchelande, qui trompait et les blancs et les noirs, craignant sans cesse que quelques-uns des soldats de Biassou, fatigués de son affreux despotisme, ne vinssent se rendre aux blancs, et divulguer ses connivences avec les révoltés, avait eu soin de ne garnir les postes avancés que de ses

troupes de ligne, auxquelles il avait ordonné, sous les peines les plus sévères, de faire feu sans pitié sur tout individu qui se présenterait, avec ou sans armes, aux pieds des fortifications.

Il était environ midi quand Adonis aperçut les palissades du *Camp-Bréda*, distant d'une lieue et demie de la ville du Cap. Il distingua bientôt les sentinelles qui se promenaient sur les retranchements; mais quelle fut sa surprise, quand il vit qu'on le couchait en joue! Ce fut en vain qu'il s'efforça de faire des signes de paix et d'humilité; qu'il se mit à genoux, qu'il éleva ses mains au-dessus de sa tête, pour montrer qu'il n'avait pas d'armes; il entendit les balles siffler à ses oreilles, et n'eut

que le temps de fuir, pour éviter leur atteinte. Mais, à peine eut-il fait deux cents pas dans la plaine, qu'en se retournant il se vit poursuivi par un peloton de cavaliers, qui fondait sur lui à toutes brides. Ils n'étaient pas encore à portée de l'atteindre, que déja ils lui avaient lâché vingt coups de pistolets. Enfin, effrayé, harassé, et ne pouvant plus reprendre haleine, Adonis tomba étendu au milieu de la plaine, en attendant ses bourreaux, qui furent bientôt sur lui. Le premier qui l'atteignit, s'apercevant qu'il respirait encore, lui tira, de dessus son cheval, un coup de pistolet, qui fut heureusement assez mal dirigé pour ne le frapper qu'à l'arrière-partie du bras gauche. La balle traversa les

chairs, mais sans endommager les os. L'officier qui commandait ce peloton, voyant qu'on se disposait à l'achever à coups de sabre, arrêta assez à temps la fureur de ses soldats, pour préserver Adonis des coups meurtriers qu'on allait lui porter. Il leur dit, qu'il fallait plutôt emporter ce brigand vivant, pour en faire une justice exemplaire au milieu du camp même; que cela ferait plus d'impression sur les nègres de la ville qui se rendaient au camp, et les empêcherait de songer à la révolte. L'avis de l'officier fut adopté, avec d'autant plus d'enthousiasme, que chacun se promettait d'inventer un nouveau supplice pour le lui faire subir, et de jouir ainsi, tout à son aise, des tourments de cet infortuné.

On chargea donc le corps presque inanimé d'Adonis sur un des chevaux de la troupe ; on banda même sa blessure, et on l'introduisit ainsi au quartier général du Camp-Bréda, où il fut déposé sur un lit de sangles.

Aussitôt une grande joie se manifesta parmi les blancs. On ne parla bientôt plus que de la prise d'*un grand brigand*, du jour de son exécution, et du nouveau supplice qu'il allait subir. En attendant, et par un raffinement de barbarie, on prodiguait à ce malheureux tous les secours de l'art, pour le mettre en état de supporter plus longtemps les tortures qu'on lui préparait.

Pendant que ces choses se passaient au Camp-Bréda, la ville du Cap était en proie aux dissentions.

Il s'était formé, parmi les blancs, deux partis très-fortement prononcés. L'un était celui de BLANCHELANDE, qui était le plus nombreux; et l'autre, qui se nommait lui-même le PARTI DES PATRIOTES.

Le premier comptait dans ses rangs la majeure partie de l'*assemblée coloniale*, qui était alors composée de la plupart des grands et riches planteurs de la colonie. On y voyait encore les principaux négociants de la ville, tous les états-majors et presque toutes les troupes de ligne, une foule d'officiers de marine, et assez généralement tous ceux qui dépendaient ou qui tenaient des places du gouvernement.

Celui des patriotes était composé de marchands, d'économes, d'ou-

vriers et d'artistes en tout genre. Il aimait la révolution qui abaissait l'orgueil du premier parti, paraissait sincèrement attaché à la mère-patrie, mais ne voulait en aucune façon entendre parler *de l'égalité politique* en faveur des hommes de couleur, libres. Il prétendait qu'aux blancs seuls appartenait le droit de jouir des bienfaits de la révolution française.

Ces deux partis, quoique d'accord sur un seul point, celui du maintien de l'esclavage parmi les nègres, étaient cependant tellement acharnés l'un contre l'autre, qu'il en résultait souvent les rixes les plus sanglantes. Il se commettait quelquefois, et dans les rues mêmes, d'horribles assassinats; et il fallait

toute la vigilance des troupes de ligne, et la surveillance sévère des officiers municipaux, pour maintenir une sorte de tranquillité, qui ressemblait toujours au repos du lion. Ce qu'il y avait de plus alarmant, c'est que chacun de ces partis entraînait chaque jour dans ses rangs des hommes libres de toute couleur, et même des noirs esclaves.

L'épouse de d'Hérouville, qui cherchait partout du soulagement à ses maux, n'avait pu trouver de plus grande consolation qu'en entretenant ses amis et ses connaissances de l'aventure du noir, et des propositions de P***. Quelques personnes qui soupçonnaient Blanchelande, en avaient avidement recueilli tous les détails, pour en former une espèce

de dénonciation contre le gouverneur. Les officiers municipaux de la ville, qui avaient été choisis parmi les patriotes, l'avaient accueillie avec empressement; et le procureur-syndic de la commune avait fait un réquisitoire, tendant à faire interroger publiquement P***, au sein même de l'assemblée coloniale. Blanchelande s'y opposa avec force, en disant que les militaires étaient sous son inspection directe, et sous sa seule jurisdiction. Les soupçons s'augmentèrent, et les deux partis étaient prêts d'en venir aux mains, quand la municipalité fut instruite qu'on venait d'amener au Camp-Bréda un brigand encore vivant, et qui devait être mis à mort le lendemain.

Aussitôt elle se transporta, en corps, au Camp-Bréda. Décorée de son écharpe, et escortée des volontaires de la ville, elle se fit remettre le prétendu brigand, et le ramena au Cap sous sa sauve-garde. Blanchelande devint furieux à cette nouvelle : toute la ville fut bientôt en rumeur, et le nom d'Adonis ne tarda pas à frapper les oreilles de la sensible d'Hérouville.

Cette femme, toute palpitante de joie, de crainte et d'espérance, vola sur-le-champ à la maison commune, perça la foule, et reconnut, au milieu des blancs, le pauvre Adonis placé sur une sellette, et que le maire interrogeait avec gravité. A peine ce bon noir eut-il entendu le premier cri de sa maîtresse,

que, se retournant avec feu, il se précipita aux pieds de son ancienne bienfaitrice, et les mouilla des larmes que lui arrachèrent la joie, l'attendrissement, et la surprise de la retrouver encore existante; car, connaissant toute sa tendresse pour son époux, il avait toujours craint qu'elle n'eût pu survivre à sa séparation.

Elle s'empressa de le réclamer auprès des magistrats, en protestant que, loin d'être un brigand, il avait toujours été soumis, affectionné et respectueux envers les blancs. Elle appela en témoignage quelques planteurs de ses voisins, qui s'étaient réfugiés comme elle, et qui certifièrent qu'Adonis avait toujours été le modèle de tous les ateliers du canton. Ce nègre affirma, et jura qu'il ne

s'était échappé que pour apporter des nouvelles de d'Hérouville à sa maîtresse, en se gardant bien de rien dire sur les différents voyages qu'avait faits P*** au camp des révoltés.

Sur ces entrefaites, le gouverneur Blanchelande somma la municipalité de livrer Adonis au pouvoir militaire, pour qu'il subît, au Camp-Bréda, les effets de sa proclamation du....., qui le condamnait à être fusillé. Au même instant, un intérêt général parut se manifester en faveur du pauvre noir; tous les regards se tournèrent sur lui. Un sentiment d'humanité vint émouvoir le cœur des magistrats, et le plaisir de braver les ordres de Blanchelande acheva de les convaincre de son inno-

cence. Aussitôt le maire se leva, et déclara, au nom de la municipalité, qu'Adonis n'était pas un brigand ; qu'il n'avait cessé un seul instant de mériter la bienveillance des blancs, et qu'il le proclamait absous de toute accusation. En conséquence, il fut rendu à sa maîtresse, qui l'emmena chez elle, aux acclamations générales d'une foule de blancs qui étaient accourus de tous côtés à la maison commune, pour voir, disaient-ils, le *grand brigand de l'armée noire.*

Rien n'était aussi monstrueux, à Saint-Domingue, que le conflit de jurisdiction qui existait à cette époque, entre le gouverneur, l'assemblée coloniale, et la municipalité. Chacune de ces autorités empiétait

sans cesse sur les droits de l'autre, et cherchait surtout à s'emparer du pouvoir suprême.

Presque tout *le parti se disant patriote*, se déclara pour Adonis. Le gouverneur, qui avait appris que ce nègre n'avait rien dévoilé des intrigues de P***, s'imagina qu'il en ignorait même l'existence. Il garda donc un profond silence sur la désobéissance formelle de la municipalité, et eut l'air, par cette ruse, de se désister de ses prétentions sur Adonis, afin d'éviter les sinistres effets d'une guerre civile, qui paraissait prête à embrâser toute la capitale des Antilles.

Les patriotes chantèrent leur victoire, et n'en devinrent que plus audacieux pour attaquer un gouver-

nement qu'ils abhorraient, et que, depuis longtemps, ils voulaient renverser.

L'on peut maintenant se faire une idée de l'état perpétuel de déchirement dans lequel se trouvait la colonie, par suite de ces cruelles dissentions.

Adonis, arrivé chez sa maîtresse, y reçut l'accueil que méritaient son dévoûment et ses rares qualités. Les négresses qui avaient suivi l'épouse de son maître, répandirent des larmes de joie en revoyant leur bon chef, et fêtèrent son retour par des chants de joie et des danses. Tous, dans la maison, et jusqu'aux enfants de d'Hérouville, se jetèrent dans ses bras. Ces deux petits blancs, qui le reconnurent aussitôt, l'appelèrent

par son nom, et lui prodiguèrent des marques d'amitié, en se disputant le plaisir de l'embrasser le premier. Ce bon nègre n'y tenait plus, et ne pouvait que pleurer de plaisir. Ce premier moment d'ivresse passé, il s'empressa de rassurer, de consoler sa maîtresse sur le sort de son époux. Il lui apprit, avec tous les ménagements possibles, quelle était son existence au camp de Biassou, en adoucissant, autant qu'il le pouvait, les tableaux effrayants qu'on lui avait faits de la cruauté de ce noir envers les blancs. Quelques jours s'étant ainsi écoulés, Adonis crut qu'il était enfin temps de décider sa maîtresse à le suivre. Il commença donc à la prévenir sérieusement, qu'il n'y avait qu'elle seule

au monde qui pût sauver la vie à d'Hérouville; et il tira, en même temps, de la doublure de son *canda* *, une lettre tracée de la main de son maître, dans laquelle il lui peignait, avec autant de force que de tendresse, la nécessité de s'abandonner entièrement à la providence, et aux soins généreux de leur seul, et toujours fidèle ami, Adonis. Ici, cette femme sensible versa un torrent de larmes, et lui fit part des craintes que lui inspirait la perfidie de Biassou, qui voulait peut-être se réserver le plaisir de les sacrifier tous ensemble.

Adonis l'engagea à ne pas vouloir tant pénétrer l'avenir; et pour l'en-

* Espèce de petit jupon très-court, que portent ordinairement les nègres congos.

courager dans l'entreprise aussi hardie que périlleuse qu'il allait tenter pour sortir de la ville, il lui dit, dans son langage naïf : « Prendre cou-« rage, bonne maîtresse, prendre « courage : hommes noirs et blancs « ont beau être méchants ; Dieu plus « bon encore, que méchanceté à « eux grande. » Elle lui dit qu'enfin elle s'était résignée, et qu'elle mourrait contente, si elle pouvait, encore une fois, embrasser son époux.

Quand sa résolution fut prise, Adonis ne songea plus qu'à se procurer du bois de campêche noir, et des graines d'une lianne sauvage qui lui était connue, dont il fit une forte décoction.

La veille de son départ, il pré-

vint sa maîtresse, qu'il ne lui restait plus que cinq jours pour remplir les promesses qu'il avait faites à Biassou ; que tous les moments étaient précieux, et qu'on ne pouvait en perdre un seul, sans compromettre les jours de d'Hérouville. Il l'engagea, en même temps, à imprégner tout son corps, et celui de ses enfants, de la teinture qu'il avait composée. A ces paroles, la surprise de sa maîtresse fut extrême ; mais Adonis lui représenta qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour passer les portes de la ville du Cap, et franchir les barrières du Camp-Bréda sans danger, et qu'il consistait à prendre la couleur et le costume des négresses esclaves.

En effet, chaque matin, et dès

la pointe du jour, une foule de noirs des deux sexes, se rendaient de la ville du Cap au Camp-Bréda, pour attendre le départ des fourrageurs, qui allaient, sous l'escorte d'un fort détachement, à plus d'une demi-lieue dans la plaine, couper la nourriture des chevaux de l'armée, et de ceux des différents particuliers de la ville.

Adonis avait projeté de se mêler parmi ces esclaves pour sortir hors des barrières, et de se sauver ensuite, à la faveur des millets qui étaient hauts et touffus.

L'infortunée d'Hérouville consentit à tout; mais avant de s'occuper de son travestissement, elle fit venir ses négresses, et leur parla en ces termes :

« Fidelles compagnes de mes mal-
« heurs, vous qui n'avez cessé, un
« seul instant, de me prodiguer les
« consolantes marques de votre ami-
« tié, de votre attachement pour
« ma famille, le ciel m'est témoin,
« que mon intention était de vous
« assurer à chacune une petite pro-
« priété, en vous rendant à la li-
« berté que vous tenez de la na-
« ture; mais il s'oppose à mes vœux
« les plus chers. Voici cependant
« l'acte qui vous rend libres; il est
« signé de ma main. Avec lui, vous
« êtes à l'abri de toutes persécutions
« de la part des blancs. Que ne puis-
« je vous mettre de même hors des
« atteintes de la misère ! Mais je
« n'ai plus que ce triste mobilier à
« ma disposition : partagez-le entre

« vous. Prenez encore mon linge, « mes bijoux, et ce peu d'argent « qui me reste. Désormais, toutes « ces choses me seront inutiles; et « elles vous préserveront, pendant « un temps, des pressants besoins qui « assiégent notre existence. Vous sa- « vez toutes travailler : travaillez, « ô mes pauvres amies ! et vous se- « rez encore heureuses sur la terre. « Économisez pour vos vieux jours; « soyez toujours douces, humaines « et bienfaisantes : le ciel vous bé- « nira. Je ne vous recommande pas « de songer quelquefois à vos an- « ciens maîtres, qui furent toujours « vos meilleurs amis. L'ingratitude « n'est pas faite pour vos cœurs. » Et en finissant ces paroles, elle les embrassa, l'une après l'autre, en

laissant couler sur leurs joues les larmes de la sensibilité et de la reconnaissance.

A peine eut-elle fini ces mots, que ces pauvres négresses jetèrent des cris perçants, poussèrent des sanglots, et se roulèrent aux pieds de leur maîtresse, en la suppliant, les mains jointes et élevées vers elle, de ne pas les abandonner, et de leur permettre de la suivre partout où elle irait, pour partager ses dangers et adoucir ses douleurs. Mais Adonis n'avait pas jugé à propos de les emmener. Il savait trop bien qu'une fois rendues au camp de Biassou, elles eussent éprouvé le sort le plus déplorable. Aussi, sans attendre la réponse de sa maîtresse, il prit la parole, et leur fit entendre que c'é-

tait pour lui épargner de plus grands maux encore, qu'elle s'était déterminée à les laisser au Cap. « Vous « pas capables, ajouta-t-il, de croire « Adonis assez méchant ni assez « traître pour donner à pauvre maî- « tresse à nous, mauvais conseil. « Ainsi, chères amies à moi, faut « pas déchirer cœur à elle, davan- « tage. C'est pas larmes et chagrin « qu'il faut à cette heure ; c'est « consolation, courage et confiance « dans bon Dieu. »

Adonis avait parlé ; et les pauvres négresses sentirent bien qu'il n'y avait plus rien à répondre. Elles baissèrent la tête, et se contentèrent de laisser couler leurs larmes en silence.

L'épouse de d'Hérouville enga-

gea Adonis à faire le partage de ce qu'elle leur laissait, afin qu'elle pût faire à chacune d'elles un acte de donation qui leur assurât leur petite propriété, après son départ. Le bon nègre s'acquitta de ce devoir avec intelligence, et leur fit à chacune un lot, à-peu-près d'égale valeur. Il allait les faire tirer au sort, quand elles s'aperçurent qu'il détachait de la muraille les portraits de d'Hérouville et de son épouse, seuls et uniques objets qui restaient encore à partager. Aussitôt, par un mouvement spontané, elles se jetèrent toutes sur ce pauvre noir, pour les lui demander; et chacune d'elles voulut, à force de prières, de caresses et de supplications, les avoir dans son lot, en s'offrant, l'une à

l'autre, ce qu'elles avaient de plus précieux pour les obtenir. Adonis, ne sachant plus comment les satisfaire, pria sa maîtresse de prononcer.

Cette femme sensible, délicieusement émue par un spectacle d'autant plus touchant, qu'il offrait l'expression véritable de leurs sentiments les plus chers, fit remettre les tableaux à leur place, et parla aux négresses en ces termes : « O « mes bonnes et fidelles amies! je ne « puis avoir de préférence pour au« cune de vous, puisque toutes, et « à l'envi l'une de l'autre, m'avez « témoigné le même attachement « et la même amitié; mais, puisque « vos maîtres vous sont si chers, je « veux que leurs images deviennent

« une propriété commune à toutes,
« et dont vous ne puissiez jamais
« vous défaire. Ces portraits seront
« le gage de l'union, de la bonne in-
« telligence et de l'amitié qui régne-
« ront toujours entre vous; et si, par
« malheur, des causes inattendues
« venaient détruire cette heureuse
« harmonie qui seule peut faire la
« consolation de vos jours, j'exige
« que vous veniez, au même ins-
« tant, devant ces deux tableaux;
« qu'en les regardant avec atten-
« tion, et vous rappelant le senti-
« ment qui vous anime aujourd'hui,
« vous répétiez seulement ces pa-
« roles : ILS NE SURENT QU'AIMER
« ET PARDONNER. »

Les négresses fondaient en larmes. Elles jurèrent, à la face du ciel,

d'exécuter sa dernière volonté, et leur maîtresse ne songea plus qu'à accomplir les desseins d'Adonis. Ses compagnes l'aidèrent à se déguiser. L'effet de la teinture fut tel, qu'il eût pu être comparé au *noir luisant* de la plus belle peau africaine. Ses enfants se regardaient avec le sourire de l'innocence et de l'étonnement, sans concevoir comment ils avaient pu changer si promptement de couleur. Adonis releva les cheveux blonds de sa maîtresse en une seule touffe, qu'il cacha sous un petit mouchoir de Guinée, placé avec art, à la manière des négresses de jardin. Il recouvrit sa tête d'un chapeau de paille de latanier, et fixa, sous ses pieds nus et délicats, de petites sandales de cuir, comme

en portaient ordinairement les esclaves.

Il était plus de minuit quand tous ces préparatifs furent achevés. Chacun se mit alors à l'écart, et pria l'Éternel, avec autant de ferveur que de recueillement. On fit ensuite un léger repas, qui s'achevait à peine, quand le coup de canon de quatre heures * se fit entendre, et vint annoncer le retour de l'aurore. Aussitôt, Adonis arma sa maîtresse d'un couteau à indigo, semblable à une faucille pour couper le fourrage. Les négresses en firent autant, pri-

* On tirait chaque jour, de la rade, à sept heures du soir, pour la police des nègres de la ville, un coup de canon qui obligeait tous les esclaves à rentrer chez leurs maîtres. On en tirait un autre à quatre heures du matin, après lequel ils pouvaient sortir dans les rues, et vaquer à leurs travaux.

rent les enfants dans leurs bras, et s'acheminèrent ainsi vers les portes de la ville, où, étant arrivées, elles se joignirent à une foule d'esclaves qui s'en allaient au Camp-Bréda, en chantant et en dansant, suivant leur coutume ordinaire. La timide d'Hérouville n'avançait qu'avec peine, tremblant, à chaque instant, d'être reconnue ; mais Adonis et les négresses réglaient leur marche de manière à ne laisser aborder auprès d'elle aucun nègre étranger. Elle arriva enfin au Camp-Bréda, où elle attendit, auprès des barrières, le départ du détachement qui devait les protéger dans leurs travaux. Le hasard voulut, et par malheur, que ce fût au tour du même piquet de cavalerie qui avait été à

la poursuite d'Adonis : aussi, à peine l'officier qui le commandait eut-il aperçu ce bon nègre, en s'approchant des barrières, qu'il le reconnut aussitôt, et descendit avec empressement de son cheval pour le questionner, et le féliciter d'avoir échappé aussi heureusement à la mort la plus cruelle.

Cependant les barrières s'ouvrirent, et l'on se mit en marche ; mais l'épouse de d'Hérouville, désespérée d'un incident qui allait peut-être faire échouer son projet, la faire reconnaître, et la livrer à toutes les horreurs de la persécution des *blanchelandistes*, qui n'eussent pas manqué de l'accuser d'être d'intelligence avec les révoltés, se tourna vers Adonis, et, d'un seul coup-

d'œil, fit passer toutes ses alarmes dans l'ame de ce bon nègre. Il les sentit, et, pour se débarrasser de l'interrogant officier, qui voulait absolument avoir des renseignements sur la position du camp des révoltés, il eut recours à un mensonge aussi heureux qu'excusable. Il lui fit entendre que, sa maîtresse étant très-malade au Cap, il s'était chargé d'aller lui cueillir des plantes propres à la guérir, et qu'il ne pouvait tout à-la-fois remplir ce devoir, et lui répondre; qu'il allait d'abord s'occuper du plus indispensable, et qu'au retour des fourrageurs il le satisferait sur tout ce qu'il voudrait savoir de lui. Il lui fit aussi observer que la queue des travailleurs était encore bien loin; que les nègres ré-

voltés, étant en grand nombre, ils pourraient fondre à l'improviste sur eux, sans qu'il fût possible à son détachement de les défendre avec avantage, attendu leur éloignement les uns des autres. Cette dernière réflexion, surtout, produisit l'effet qu'il en attendait. A peine l'officier eut-il tourné la tête, qu'il monta précipitamment à cheval, en recommandant bien à Adonis de venir le retrouver à la fin des travaux : aussitôt il piqua des deux, et retourna sur ses pas pour rallier tout son monde. Adonis profita du moment; il doubla le pas; sa maîtresse le suivit, et ils arrivèrent les premiers dans un vaste champ de *petit-mil*, qui servait à approvisionner les deux armées en-

nemies, avec cette différence, que les blancs y allaient fourrager en plein jour, et que les noirs n'y allaient que pendant la nuit.

Adonis en côtoya longtemps la lisière, afin de pouvoir s'y cacher avec plus d'avantage, au moment même du départ des travailleurs; mais les transes qu'avaient éprouvées l'épouse de d'Hérouville, la longueur de la route, l'excessive chaleur, et le peu d'habitude qu'elle avait de son nouveau costume, avaient presque épuisé toutes ses forces. Adonis s'en aperçut; il la fit asseoir à l'ombre d'un acacia touffu, et lui fit prendre un peu de liqueur des îles, dont il s'était précautionné. Toutes ses douleurs se renouvelèrent dans cet endroit, car ce fut sous ce même acacia

qu'elle fut obligée de se séparer de ses négresses fidelles, qui, après l'avoir embrassée pour la dernière fois, retournèrent sur leurs pas en étouffant leurs sanglots, afin de pouvoir rentrer en ville avec les autres nègres, sans laisser soupçonner même la cause de leurs chagrins.

Voilà donc cette femme infortunée, livrée à toute l'horreur de sa position, seule dans une plaine dévastée, chargée de ses deux enfants, et n'ayant plus pour défense et pour appui que son bon, son fidèle Adonis.

Quand ils se furent reposés pendant quelques instants, le bon nègre fit sentir à sa maîtresse la nécessité de s'éloigner promptement des travailleurs, de crainte que l'officier, venant à s'apercevoir de son absen-

ce, ne fît courir quelques cavaliers à sa recherche. Ils se levèrent donc, et après une heure et demie d'une marche un peu forcée, ils perdirent entièrement de vue la favorable pièce de petit-mil qui avait si bien secondé leur évasion. Ils se trouvèrent dans une grande plaine, dont Adonis connaissait parfaitement les issues. La sensible d'Hérouville, se voyant cependant à l'abri de tout danger du côté des blancs, commença à reprendre un peu de courage. Ses deux enfants, qui n'avaient cessé de rire et de jouer comme à leur ordinaire, s'imaginaient qu'on les ramenait à l'habitation chérie de la montagne de Vallière. L'aîné surtout, accablait sa mère de questions, et lui demandait souvent,

dans son langage enfantin, s'il allait bientôt revoir son petit papa, et quand il redeviendrait blanc. Une partie du chemin se fit de la sorte: ils étaient encore éloignés d'environ quatre lieues du camp de Biassou, lorsqu'ils aperçurent devant eux un détachement de cavalerie noire, qui allait harceler les fourrageurs blancs, d'après les ordres de leur chef. Adonis engagea sa maîtresse à ralentir son pas, et à attendre son retour sans inquiétude. Aussitôt, il courut au-devant de ce détachement, et cria à son chef de s'arrêter, AU NOM DU ROI. A ce signal respecté des brigands, le détachement fit halte. Alors, Adonis exhiba le passe-port que lui avait donné Biassou. L'officier, qui ne savait pas lire,

mais qui reconnut les cachets de son général, s'empressa de lui demander avec respect, ce qu'il pouvait faire pour lui. Le bon nègre lui dit qu'il avait besoin de deux chevaux, et de deux noirs intelligents, pour l'aider à conduire au quartier général la négresse qu'il voyait devant lui, avec ses deux enfants. L'officier ordonna, sur-le-champ, à deux hommes de sa troupe de suivre Adonis, et de lui obéir dans tout ce qu'il leur commanderait : en achevant ces mots, il se remit en marche et suivit son chemin.

Que l'on juge de la satisfaction d'Adonis, quand il se vit à même d'épargner à sa maîtresse la longueur d'une route qu'elle n'eût pu faire dans la même journée, et qui l'eût

exposée à passer en plein champ une nuit humide et pluvieuse! Il fit, avec les manteaux des cavaliers, une espèce de selle à femme, y plaça sa maîtresse, et ordonna à un des nègres de se tenir toujours auprès d'elle, afin de la retenir dans le cas où le cheval viendrait à broncher, tandis que l'autre le conduirait par la bride. Il monta sur l'autre cheval, plaça les deux enfants devant lui, et s'achemina de la sorte vers le quartier général, où il arriva enfin au coucher du soleil.

A peine fut-il rendu, qu'il demanda à pénétrer dans l'appartement de Biassou. Il se nomma, et aussitôt le chef des révoltés le fit introduire seul dans sa chambre. « Tu m'as trahi, « lui dit cet homme farouche, dès

« qu'il l'eut aperçu, tu m'as trahi;
« mais je vais te prouver qu'on ne
« me trompe point impunément. Mi-
« sérable! s'écria-t-il en écumant de
« rage, depuis ton départ je n'ai
« reçu aucune nouvelle du gouver-
« neur Blanchelande; mon armée
« manque de vivres et de munitions;
« mes détachements sont mis en fuite
« ou battus; les blancs ont poussé
« l'audace jusqu'à venir à deux lieues
« de mon palais: je ne puis accuser
« que toi de tous ces malheurs, et
« demain, au lever du soleil, le plus
« cruel de tous les supplices va me
« venger de ton atroce perfidie. »
Adonis, consterné, tomba à ses genoux, en le suppliant au moins de ne pas le faire mourir sans l'entendre; et en même temps il se mit à

lui raconter de point en point tout ce qui lui était arrivé depuis le moment de son départ du Camp, jusqu'à celui de son retour. Biassou, confondu de ce qu'il venait d'entendre, passa de la colère à l'étonnement, et de l'étonnement à l'admiration, avec autant de rapidité et d'inconséquence qu'il en avait mis à soupçonner de trahison ce bon nègre. « Quoi! lui dit Biassou, transporté, « l'épouse de d'Hérouville est « ici! Fais-la donc entrer; que je la « voie, que je lui parle, et qu'elle « confirme de sa bouche le récit que « tu viens de me faire. »

On introduisit cette femme intéressante, avec ses deux enfants. L'aspect de Biassou la fit frémir « Ma« dame, lui dit-il avec brutalité,

« votre mari est en mon pouvoir : je « vous ai réunie à lui, parce que je « suis content de ses services : mais « n'allez pas vous bercer de vaines « chimères, en concevant l'espoir « de sortir de ces lieux ; car la mort « serait votre partage, à tous, sans « en excepter même ces enfants que « vous tenez dans vos bras. » Et après ce terrible préambule, il se fit raconter une seconde fois tous les détails de la mission d'Adonis.

Cependant, le bon nègre était allé dans le bureau de son maître, pour le prévenir de l'arrivée de son épouse, et lui raconter tout ce qui lui était survenu depuis leur séparation. Je laisse aux plumes exercées à dépeindre l'agitation, les transports, la joie et le délire de d'Hérouville,

à la vue de son fidèle Adonis. Les différentes impressions qu'éprouve un homme sensible dans un semblable moment, ne peuvent jamais se décrire qu'avec faiblesse; c'est à la seule imagination du lecteur d'y suppléer. Sa femme et ses enfants furent bientôt dans ses bras. A peine s'aperçut-il qu'une couleur étrangère couvrait leurs traits, tant ils étaient profondément gravés dans son cœur. Je laisse pour quelques instants ces amants fidèles, ces tendres époux se livrer aux doux élans de leur amour et de leur sensibilité. Après une séparation aussi cruelle, aussi déchirante, ils ont, de part et d'autre, bien des choses à se communiquer. Je laisse avec eux leur fidèle Adonis. Peut-il être de trop au milieu d'une famille

qu'il a réunie, et que bientôt il va arracher aux supplices les plus cruels, à la mort la plus épouvantable ?

Depuis le départ d'Adonis, tout était changé au camp de Biassou. La famine s'était introduite dans l'armée de ce chef imprévoyant. Le mécontentement de ses soldats s'était manifesté par des insurrections partielles. Ses nègres *Ibos* et *Mozambiques* avaient formé le projet de nommer un autre chef; et Biassou n'était parvenu à éteindre le feu naissant de cette révolte, que par l'appareil imposant des plus affreux supplices. Déja il avait séparé les négresses du camp, et les avait envoyées, par petites bandes, au pied des montagnes, pour y cultiver la

patate, l'*igname* et le *manioc*, (racines indigènes, nourriture ordinaire des habitants du pays, et d'autant plus capables de procurer des ressources aux révoltés, qu'elles donnent leurs fruits au bout de six semaines.) Les noirs qui avaient été chargés de les surveiller, avaient ordre de faire fusiller celles qui élèveraient la moindre plainte, ou occasionneraient la plus légère distraction. Il appesantit un sceptre de fer sur toute l'armée noire; il fit périr, sous différents prétextes, une foule de vieillards des deux sexes, d'infirmes et de blessés. La terreur était dans toutes les ames; le sang ruisselait de tous côtés; et la multitude des victimes qu'il sacrifiait chaque jour au maintien de sa puissance,

ne semblait qu'accroître sa férocité. Aussi vit-on, et pour la première fois peut-être, des esclaves regretter les chaînes pesantes et honteuses dont les blancs les avaient si longtemps accablés.

De leur côté, les habitants blancs, revenus de leur première frayeur, s'étaient formés en différents corps de troupes. Les plus riches composaient la cavalerie; et les *petits-blancs* *, l'infanterie. Le salut commun avait rabattu un peu l'orgueil

* Les grands planteurs, et même la plupart des riches négociants, avaient donné la dénomination insultante de petits-blancs, à tous ceux qui n'avaient pas comme eux les moyens de dire, ma sucrerie, mes esclaves, ma maison de campagne et mes chevaux, en oubliant qu'ils avaient été eux-mêmes petits-blancs, et que cette fortune qui les rendait si vains, n'était souvent que le prix des plus affreux forfaits.

des premiers, envers leurs frères. Ils s'étaient aperçus, dans les fréquentes sorties qu'ils avaient faites en plaine, que l'homme aux deux cents mille livres de rente n'était, dans le combat, qu'un homme comme un autre, et que la balle de l'ennemi ne le respectait pas davantage que le plus pauvre des fantassins. Aussi, pendant un temps, régna-t-il une sorte d'union et d'égalité parmi les différentes classes de blancs, qui leur valut souvent des succès sur leurs implacables ennemis. La guerre était à mort; on ne faisait de prisonniers de part ni d'autre. Malheur à qui tombait au pouvoir de l'ennemi ! il était certain de périr, et souvent de la manière la plus cruelle.

Voici quels étaient les différents

supplices que les noirs faisaient subir aux blancs, quand ils avaient fait un nombre de prisonniers assez considérable pour en faire un sacrifice à leur vengeance. Ce récit est la tâche la plus pénible qui me reste à remplir. J'aurais pu le passer sous silence; mais non : il faut apprendre aux hommes, par les plus terribles leçons, de quels crimes notre espèce est capable, quand l'éducation ne vient pas développer ce précieux germe de sensibilité que la nature a placé dans tous les cœurs.

Le jour de ces horribles boucheries, Biassou faisait rassembler toute l'armée sur un seul point, situé à un petit quart de lieue du quartier-général. C'était une petite savane, ou prairie, dont tous les alentours

étaient bordés d'une espèce de tertre naturel, formant amphithéâtre. Tous les nègres se plaçaient sur ce tertre, et laissaient, de cette manière, dans le milieu, un champ libre et assez vaste pour les exécutions. Les malheureux blancs étaient amenés nus, les mains liées sur le dos, pêle-mêle, et sans distinction d'âge ni de sexe.

Les vieillards étaient destinés aux supplices les plus cruels; et les nègres alléguaient pour justifier cette insigne barbarie, que ces blancs étant plus anciens dans la colonie, ils avaient tourmenté les nègres plus longtemps que les autres. En conséquence, ces malheureux étaient accrochés par le menton, à des morceaux de fer pointus et recourbés,

saillants d'environ vingt pouces, et fichés dans des poteaux de huit pieds de hauteur. Là, ces misérables attendaient quelquefois plus de douze heures de suite, que la mort vînt terminer d'inexprimables souffrances, parce que les bourreaux, par un raffinement de cruauté, décrochaient de temps en temps leurs victimes, et les raccrochaient ensuite, pour qu'elles ressentissent avec plus d'amertume toutes les angoisses de la plus douloureuse des morts.

Les blancs qui n'habitaient l'île que depuis une dixaine d'années, étaient placés, deux à deux, entre des planches de leur hauteur, liés fortement ensemble, et posés sur un échafaud comme une pièce de char-

pente, pour être livrés ensuite aux scieurs de long, qui les partageaint en deux.

Ceux qui n'étaient arrivés que depuis deux ou trois ans, avaient d'abord les yeux arrachés avec des tire-bouchons, et étaient ensuite achevés à coups de sabre.

Quant aux malheureuses femmes, les bourreaux variaient le genre de leurs supplices, suivant les affreux caprices du grand chef. On les a vus souvent s'acharner sur des mères de famille, et arracher de leurs entrailles palpitantes les tendres fruits de leur union, qu'ils coupaient par morceaux, en forçant les malheureuses victimes de leur cruauté à manger de cette chair révoltante, qu'ils enfonçaient par violence jus-

qu'au fond de leur estomac. Les jeunes filles étaient martyrisées d'une autre manière non moins cruelle encore, puisque ces brigands ne les abandonnaient qu'au moment même où ils s'apercevaient qu'ils ne tenaient plus dans leurs bras qu'un cadavre insensible.

Pour les enfants, ils étaient plongés dans de vastes chaudières à sucre, remplies d'eau bouillante, ou couchés sur des grilles placées exprès sur un foyer ardent.

Il est temps de laisser tomber le voile épais du silence sur cet épouvantable tableau. Oui, j'épargne au lecteur une foule de détails non moins effroyables encore, mais qui ne serviraient qu'à lui inspirer la haine des hommes, et un profond

mépris pour l'humanité. Mon but n'est pas de flétrir son cœur en révoltant son imagination ; et le récit du fait suivant, en offrant un aliment savoureux à sa sensibilité, lui prouvera que l'homme, même le plus farouche, le plus altéré du sang de son semblable, est susceptible, par intervalles, de se laisser attendrir, aux seuls accents de l'innocence, de la faiblesse et de l'ingénuité.

Un jour que Biassou avait ordonné au bon nègre Adonis de le suivre, pour le rendre témoin de ses cruautés, afin qu'il pût rendre compte à ses maîtres du sort qui les attendait s'ils étaient assez audacieux pour le trahir, il vit deux petits blancs, âgés d'environ cinq ou six ans, tout nus,

et qu'on faisait avancer pour subir le supplice qui leur était destiné. Ces tendres victimes tenaient par la main leur bourreau, qui, marchant à grands pas, leur faisait traverser en courant l'espace qui les séparait du foyer fatal qui allait les dévorer. Ils allaient arriver au dernier terme de leur courte existence, quand on vit se détacher du tertre, deux négrillons du même âge, qui, accourant de toutes leurs forces, vinrent se précipiter dans les bras des petits blancs, en s'écriant à-la-fois : Ah v'là toi, *Joseph!* ah v'là toi, *Paulin!* et les petits blancs de s'écrier à leur tour, et dans le même langage : Ah v'là toi, *Zéphir!* ah v'là toi, *Zozo!* et aussitôt ils tombent dans les bras de leurs amis, se serrent, s'embrassent, se

caressent, sautent, et font retentir l'air de leurs cris de joie. Biassou était présent à ce spectacle; il le regardait même avec une sorte d'étonnement mêlé d'intérêt, quand, pour achever de l'émouvoir, le négrillon *Zozo* se détache de ses petits amis, et va se jeter à ses pieds, en lui criant de toutes ses forces, et d'une voix suppliante : « Grand papa-« nous, grand monsié nègre, grand « zénéral, n'a pas tuer *Zoseph*, n'a « pas tuer *Paulin;* c'est bons blancs « qui pas zamais tuer nègres; c'est « maman à moi, qui nourrice à eux. « T'en prie, grand maître à tout le « monde, grand zami à bon Dieu, « pardon pour eux, si vous plait, et « pour l'amour à bonne Vierge. » Biassou, qui avait résisté aux larmes

de tant de milliers de famille, qui avait repoussé avec dureté les supplications touchantes d'une foule de jeunes filles, de mères tendres et de respectables vieillards, ne put résister à ce premier cri de la nature, de l'innocence et de l'humanité : son cœur fut ému, peut-être pour la première fois de sa vie; des sanglots l'oppressèrent, et des larmes abondantes inondèrent son visage. Plus la sensibilité avait eu de peine à se faire jour dans son cœur, plus son explosion fut forte et expansive.... Ah! si dans ce précieux moment, un philosophe éloquent et courageux eût pu lui faire entendre les sublimes accents de l'humanité, la voix touchante de la nature, c'en était fait du fléau destructeur de

Saint-Domingue, et cette île allait renaître pour le bonheur, la justice et la paix; mais, hors Adonis, qui était comprimé par un profond sentiment de terreur, Biassou n'était environné que de nègres qui s'efforçaient de le surpasser en férocité. Cependant, cédant à la force du sentiment qui le pénétrait, il s'avance vers ces enfants, les saisit, et, d'un bras vigoureux, il élève ce groupe intéressant au niveau de sa poitrine, en les pressant avec force sur son cœur; puis, se retournant, après les avoir embrassés, vers ceux de ses satellites qui étaient le plus près de lui, il leur dit, en les déposant dans leurs bras : « Qu'on « porte ces enfants dans mon palais, « qu'on les soigne, et qu'on les res-

« pecte comme s'ils étaient mon « sang ».

Joseph et *Paulin*, *Zéphir* et *Zozo*, étaient frères de lait. Ces pauvres enfants avaient tous été élevés ensemble. Les deux premiers appartenaient à un charpentier blanc, qui avait été arrêté dans la montagne de Vallière, en voulant s'échapper ; et la Providence permit que les deux négrillons, qui étaient au camp de Biassou depuis quinze jours avec leur mère, reconnussent leurs petits amis au moment même qu'on les conduisait au supplice.

O enfance ! tes charmes sont donc bien puissants, puisqu'ils ont désarmé, attendri jusqu'à l'homme le plus farouche qu'on eût vu jusqu'alors ! Eh qui pourrait, en effet, résister à

l'intérêt produit par ce touchant mélange de faiblesse, de candeur et de naïveté, qui rendent un jeune être aussi aimable qu'intéressant? O français! s'il s'élevait jamais dans votre sein un nouveau Néron, présentez-lui sa patrie sous l'emblême d'un tendre enfant, et, quelque féroce qu'il soit, il n'aura jamais le courage de la poignarder!

Telle était la position de l'armée noire, depuis le départ d'Adonis. Qu'on juge donc, d'après des exemples aussi terribles, et aussi fréquemment renouvelés, jusqu'à quel point la terreur et la servitude s'étaient ancrés dans l'ame des révoltés! Aussi jamais despote ne fut mieux obéi que l'exécrable Biassou; et tout ce qu'on raconte des tyrans de l'Asie,

n'approche pas encore du pouvoir que ce nègre avait acquis sur ses malheureux frères.

Les choses étaient en cet état, quand, un matin, on annonça l'arrivée d'un *père* * au quartier général. C'était le père *Philémon*, ancien curé d'une des paroisses de la plaine du Nord, nommée *la Grande-Rivière*. Cet homme arrivait de la partie espagnole de l'île, où il s'était d'abord réfugié au moment de l'insurrection; mais, comme il était intrigant, ambitieux et fanatique, il s'était chargé de se servir de toute l'influence de son caractère pour favoriser le parti de Blanchelande, et détruire celui

* Les nègres donnaient toujours, et indistinctement, le nom de *père* à tous les prêtres réguliers et séculiers qui venaient dans la colonie.

qui paraissait attaché à la révolution française. Il s'était lié avec une foule d'émigrés, qui lui avaient donné les conseils les plus perfides avant de partir.

Il se présenta donc à Biassou, avec une lettre de Blanchelande, dans laquelle ce gouverneur dépeignait d'une manière touchante et pathétique les vertus du saint homme. C'est le ciel qui vous l'envoie, lui mandait-il, pour vous diriger dans les nouveaux efforts que vous allez faire pour la défense de *notre bon roi* et de *notre sainte religion*. Que l'on juge, d'après une pareille recommandation, de l'accueil que dut lui faire le plus superstitieux des nègres.

Philémon fut donc le grand au-

mônier de l'armée noire, et le dispensateur des graces du Très-Haut. Jamais homme ne sut abuser de son ministère avec plus d'adresse, pour satisfaire à-la-fois toutes les honteuses passions qui le tourmentaient. Il ne baptisait, mariait, confessait et enterrait les nègres, qu'à force d'or. Les mères lui adressaient leurs jeunes filles, qu'il recevait jusques dans sa couche, sous prétexte de les endoctriner *dans la science du Seigneur* (c'était son mot); et les mères regardaient comme un bonheur insigne pour leurs filles, quand elles avaient obtenu l'honneur de coucher avec *le saint père.*

Philémon pouvait braver impunément toutes les lois sociales et naturelles, car il avait affaire à l'espèce

la plus ignorante, la plus craintive et la plus abrutie. S'il n'avait été qu'ambitieux et cynique, il n'eût été que méprisable; mais il était cruel et sanguinaire. Croira-t-on que ce monstre poussait la barbarie jusqu'à faire cultiver son jardin potager par des jeunes filles blanches de quinze ou seize ans, qui avaient été faites prisonnières, en exigeant qu'elles fussent entièrement nues, exposées aux rayons brûlants d'un soleil enflammé, et à la lubricité de ses regards criminels? Celles qui refusaient avec courage d'obéir à ses volontés, étaient livrées sur-le-champ à des nègres-bourreaux, qui déchiraient toutes les parties de leurs corps à coups de lanières d'un cuir dur, coupant,

et qui faisait ruisseler leur sang à gros bouillons.

Ce méchant prêtre mit tous ses soins à s'emparer entièrement de l'esprit du général noir. Il le confessait deux fois par semaines, et le faisait communier exactement tous les dimanches. Aussi Biassou ne fut bientôt plus que le premier soldat d'une armée dont Philémon s'était fait chef.

Il s'était fait construire une petite maison, séparée du quartier général. Il avait sa table particulière, ses valets, ses chasseurs, ses pêcheurs et ses approvisionneurs. Il exigea bientôt des gardes-du-corps, qui lui furent accordés; et pour faire plus d'impression sur l'esprit faible des noirs, il ne sortait plus dans le camp

que revêtu de ses habits sacerdotaux. Plus Biassou voyait Philémon se faire rendre des honneurs, et plus il s'imaginait que la grace du *Très-Haut* descendait sur son cher directeur, qu'elle l'enveloppait de sa toute-puissance et de son inviolabilité. Les nègres poussaient le fanatisme jusqu'à se coucher sous ses pas pour lui faire un parquet de leur corps, et empêcher que la poussière ne souillât les pantoufles du *saint homme :* humilité que Philémon souffrait avec une sorte de résignation d'autant plus criminelle, qu'il avait toujours l'air de rapporter tout à Dieu, *le grand maître de tous les hommes.*

Tant que d'Hérouville fut seul auprès de Biassou, il ne porta aucun ombrage à Philémon, parce que ce

trop sensible colon, qui avait appris à connaître à ses dépens toute la perversité du cœur humain, avait préféré paraître la dupe de cet hypocrite que de devenir sa victime; mais quand sa jeune et belle épouse fut au camp, Philémon, qui ne tarda pas à la convoiter, chercha bientôt dans sa tête tous les moyens d'éloigner ou de perdre d'Hérouville, afin de pouvoir satisfaire avec plus de facilité la passion qu'il avait conçue pour cette mère tendre et respectable.

Malgré toute la perfidie de ce *père*, son projet n'était pas de facile exécution, attendu que Biassou avait mis toute sa confiance dans d'Hérouville, et qu'il était difficile, dangereux peut-être, de lui insinuer des

soupçons sur son compte; il chercha donc un expédient plus favorable à ses desseins. Le BASILE des Antilles pouvait-il en manquer?

Un jour il fut trouver Biassou dans son palais, et lui dit d'un air triste et rêveur, qu'un objet de la dernière importance le forçait à lui faire la demande de d'Hérouville, pour le charger d'une mission délicate et épineuse qu'il ne pouvait confier qu'à lui seul. C'était, lui fit-il entendre, afin de l'envoyer dans la partie espagnole, pour assister à une conférence d'où dépendait le sort de l'armée noire, et dans laquelle on devait agiter les grands intérêts du roi et ceux de son général à Saint-Domingue. A ce seul mot, Biassou témoigna combien il

était flatté qu'il eût jeté les yeux sur d'Hérouville, qui lui paraissait très-dévoué, et lui répondit qu'il pouvait en disposer à toute heure. Nous pouvons l'employer avec d'autant plus d'assurance, répliqua le prêtre, que nous avons entre nos mains les gages les plus précieux de sa fidélité. Je desirerais seulement, continua-t-il, que vous empêchassiez son nègre Adonis de le suivre; car cet homme montre une sensibilité pour les blancs qu'on *justicie*, qui me le rend tout-à-fait suspect. Biassou promit de faire en tout sa volonté. Je me charge, dit encore Philémon, de le faire accompagner par deux valets fidèles et sûrs, qui me répondront de toute espèce de trahison de sa part. Après ce dialo-

gue, il retourna dans sa maison, où on ne tarda pas à lui envoyer d'Hérouville.

Philémon l'accueillit avec l'air de la cordialité, le fit dîner à sa table, et lui communiqua bientôt son projet. Je vais vous envoyer, dit-il, à *San-Miguel*, gros bourg espagnol, situé à plus de vingt lieues d'ici. Comme il n'y a pas de grande route tracée pour s'y rendre, je vous donnerai pour domestiques, pendant votre mission, deux hommes sûrs et fidèles, qui connaissent parfaitement les chemins de traverse, et qui vous serviront de guides pour vous y conduire et vous ramener. Quant à Adonis, il faut laisser cet *excellent* sujet pour servir et consoler votre épouse pendant votre absence. Vous

ne vous refuserez pas sans doute, ajouta-t-il avec un sourire sardonique, à mes petits arrangements?

Le trop crédule d'Hérouville, qui n'avait pu pousser la défiance jusqu'à soupçonner que cette prétendue mission cachait un piége affreux, et qui depuis longtemps avait perdu l'espoir de sauver sa famille de l'horrible séjour où il était enseveli, accepta l'offre du perfide curé avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'il crut qu'elle pourrait lui fournir les moyens de se ménager un jour une heureuse évasion. Il écouta donc avec une attention particulière toutes les instructions que lui donnait Philémon pour mieux le tromper, et il fut convenu qu'il se tiendrait prêt à monter à cheval le surlendemain.

Quand Philémon eut fait ces premières démarches, il fit venir les nègres *Jean-Pierre* et *Azaca*, qui lui étaient très-dévoués, et leur dit d'un ton d'inspiré, que Dieu les avait choisis pour venger sa *sainte religion*, si indignement outragée par les blancs, et particulièrement par d'Hérouville, dont la présence au camp des noirs attirait la malédiction du ciel sur toute l'armée. Voyez, ajouta-t-il, si ce misérable impie s'est approché une seule fois des sacrements depuis que je suis parmi vous. Oui, mes enfants, si ce scélérat reste encore longtemps au camp, je ne réponds plus de rien ici, et les blancs finiront par vous vaincre et vous manger. Mais vous saurez mettre un terme aux calamités qui nous

menacent tous, vous délivrerez la terre de ce fléau corrupteur, et vous mériterez la grace du ciel, ainsi que les bienfaits et la reconnaissance de son ministre. Alors il initia ces deux noirs dans le projet qu'il avait conçu pour se défaire de d'Hérouville, en leur faisant entendre que ses dépouilles seraient leur partage aussitôt qu'ils l'auraient poignardé dans la forêt de *San-Raphaël*, à dix lieues des frontières.

La providence voulut que le noir *Azaca*, amant favorisé de la négresse Zerbine, eut la faiblesse de raconter tous les projets du père à sa maîtresse, en lui promettant d'avance l'argent et les bijoux dont il allait devenir possesseur. Celle-ci, enchantée de posséder un secret si

précieux, résolut d'en tirer avantage pour satisfaire enfin une passion qui faisait le tourment de sa vie. Elle vola donc sur-le-champ vers le bon nègre, qu'elle adorait toujours en secret, mais qui la payait de la plus froide indifférence, et lui tint ce langage : « Adonis, si toi aimer maîtres à toi, si cœur à toi « pas assez dur pour préférer la vie à « eux à sagesse à toi, écoute Zerbine, « et songe que c'est elle qui une dans « monde capable de rendre à toi ser- « vice aussi grand. » Après ce préambule, elle lui fit part de tout ce qui se tramait contre d'Hérouville, et même contre lui, et termina par implorer à genoux, et lui demander comme une grace, qu'il récompensât son zèle en payant sa tendresse

de retour. Adonis se précipita d'abord dans ses bras, pour lui témoigner toute sa reconnaissance; puis il lui dit : « Ah Zerbine ! c'est pas « pour moi, car la mort c'est rien « pour Adonis; mais pauvres maî- « tres à moi qui avoir petits enfants « dans la misère, c'est eux seuls qui « faire moi la peine. Toi vouloir moi « aimer toi avec tendresse : ah ! pour- « quoi Adonis n'être pas capable de « voir cœur à Zerbine aussi bon que « corps à elle être beau ! Mais quand « moi après songer que elle servir de « femme à grand bourreau à blancs, « Zerbine venir laide tout de suite « dans yeux à moi, et l'amitié s'en- « voler dans cœur à moi tout comme « un zoiseau devant chasseur. »

Amour! que ne fais-tu pas? A

peine Adonis eut-il achevé ces paroles, que la passionnée Zerbine conçut l'espérance de s'en faire aimer. Elle se jeta à ses genoux, les baigna de ses larmes, et jura que ç'avait toujours été malgré elle qu'elle était devenue la maîtresse de Biassou; qu'elle le détestait, et que la peur seule la retenait auprès de lui. Mais, ajouta-t-elle avec tendresse, « si Adonis veut donner conseils à « Zerbine, li va voir comment moi « va mettre tout cœur à moi pour « faire volonté à lui. » Le bon nègre qui était pressé de la quitter pour aller prévenir son maître, les lui promit, et lui donna même une lueur d'espérance de s'unir un jour à elle, si elle voulait lui donner des preuves de son repentir en épiant

les démarches du père Philémon, et en lui rapportant avec zèle tous les discours que ce prêtre ou Biassou tiendrait sur le compte de ses maîtres. Zerbine, transportée, lui baisa les genoux et les mains, en lui jurant de lui être à jamais fidelle.

Adonis vola chez d'Hérouville, et s'empressa de lui dessiller les yeux sur les menées criminelles de Philémon. Ce sensible blanc frémit d'horreur au récit de son noir, et se mit de suite au lit, d'après le conseil de son nègre, en s'enveloppant la tête comme s'il eût été malade, afin de gagner seulement assez de temps par ce stratagême, pour aviser aux moyens d'échapper aux poignards assassins qui le menaçaient. Il cacha cependant ce fatal secret à son épou-

se, dont il voulait ménager la sensibilité, et s'abandonna à cette éternelle providence qui l'avait conservé jusqu'à ce jour, et aux soins généreux de son bon et toujours fidèle Adonis.

Mais il y avait à peine quatre heures que ces événements s'étaient passés, quand il arriva un courier noir venant de la partie espagnole, lequel annonça à Biassou, que le lendemain à quatre heures du matin il y aurait une attaque générale de la part des blancs; que les paroisses* du *Gros-Morne*, de *Vallière*, du *Fort-Dauphin*, du *Cap*, de *Plaisance* et même des *Gonaïves*, devaient

* Je me sers du mot *paroisse*, parce que c'était sous ce nom qu'on désignait les différents corps de troupes blanches.

descendre à-la-fois, et cerner le quartier-général; qu'il était arrivé des troupes de France, et que le général Blanchelande n'avait eu que le temps de faire donner cet avis au général noir, dont le *parti des patriotes* avait juré la perte.

Aussitôt l'alarme passa du cœur de Biassou dans tous les rangs de son armée. Il fit battre la générale, rassembler tous ses chefs, et tâcha de leur inspirer un courage qui déja l'abandonnait. Enfin, pour mieux assurer la victoire, il invita le révérend père Philémon à bénir les armes de ses soldats. Philémon parut bientôt avec tous les attributs de son ministère. Comme il parlait très-bien le langage des nègres, il leur fit un discours véhément, et

qui fit tant d'impression sur eux, qu'ils demandèrent d'une voix unanime que le père Philémon vînt aussi à la guerre, afin que *le bon Dieu, la bonne Vierge, les anges* et *tous les saints*, n'abandonnassent pas l'armée dans ses combats. Ce vœu fut si fortement prononcé que l'astucieux prêtre, malgré toute son adresse, ne put s'y refuser. On lui prépara le plus beau cheval de l'armée, et il affecta un courage qu'il était loin d'avoir. Toute la nuit se passa dans les préparatifs, et chaque nation noire attendit à sa manière le signal du combat. Les *Ibos* et les *Mondongues* en passèrent une partie à chanter et à se gorger de viandes et de liqueurs, les *Mozambiques* à préparer leurs armes, les *Congos* à pleurer, à

prier, et la plus grande partie des autres à rire et à danser.

Pendant ce temps, d'Hérouville ne quitta pas le lit, et son épouse ainsi qu'Adonis avaient l'air de lui prodiguer tous les secours qu'exige un homme dangereusement malade.

Dès minuit, Biassou se mit en marche avec toutes ses troupes, et accompagné de son curé. Comme il connaissait parfaitement le degré de bravoure des différentes nations qui composaient son armée, il forma autour de son quartier-général cinq cordons de soldats, qu'il plaça à une grande distance les uns des autres, en mettant toujours les plus intrépides en arrière et les moins braves en avant. Il ne dût son salut qu'à cette simple et heureuse tactique,

que son génie naturellement guerrier lui avait seul inspiré.

A peine avait-il fait ces dispositions militaires, qu'il entendit commencer l'attaque à un petit quart de lieue de la gauche de son armée. Bientôt le ronflement du canon, le bruit de la mousqueterie et les cris des combattants ne lui laissèrent plus de doute sur les mouvements de l'ennemi. Il vola du côté du danger avec une assurance fanatique, persuadé que rien ne pourrait lui arriver de fâcheux tant qu'il aurait à ses côtés l'homme de Dieu protecteur des combats. Mais son intrépidité se ralentit un peu devant une colonne composée des soldats de *Walch*, qui avançait au pas-de-charge sur son armée, à travers une grêle

de balles et une nuée de flèches empoisonnées. Philémon prit la fuite à toutes brides ; mais un détachement de cavalerie blanche qui descendait de la montagne, fondit sur lui avec tant de célérité, qu'il n'eut pas même le temps de s'enfoncer dans les bataillons noirs de Biassou, et qu'il fut atteint sans coup férir, et sans avoir reçu seulement une seule blessure.

Il fut bientôt conduit au Cap, et emprisonné, jusqu'à ce qu'on pût instruire son procès devant la *commission prévotale* que Blanchelande avait établie dans cette ville.

Cependant l'attaque fut bientôt générale, et la résistance des noirs fut on ne peut plus opiniâtre. Les blancs, après avoir enfoncé, défait

et dispersé les trois premiers cordons de l'armée ennemie, crurent la bataille décisive pour eux, et ne s'imaginèrent plus rencontrer d'obstacles assez puissants pour les empêcher de pénétrer jusques dans le quartier-général de l'armée noire; mais quel fut leur étonnement quand ils arrivèrent jusqu'au cordon des *mozambiques*, nègres forts, adroits, courageux, et qui, brûlant depuis longtemps du desir de se mesurer avec leurs ennemis, fondirent sur eux avec une fureur dont ils n'avaient pas encore vu d'exemple! La mêlée devint générale presque sur tous les points; on se battait corps à corps. Les nègres vainqueurs endossaient sur-le-champ même les dépouilles des blancs vaincus, et ce fut ce qui

mit le désordre et la confusion dans l'armée blanche. On s'était battu toute la journée avec une rage et un acharnement extraordinaire, le soleil s'approchait du terme de sa course, la retraite des blancs devenait déja difficile, quand le général blanc la fit sonner; elle s'effectua avec une perte considérable de part et d'autre. Les noirs comptèrent parmi les morts plus de cinq mille des leurs; et les blancs, en proportion de leur plus petit nombre, en avaient perdu presqu'autant. Enfin le calme se rétablit dans la plaine, qui n'offrit, le lendemain, à l'œil épouvanté que l'horrible spectacle d'un vaste champ de carnage.

Cette bataille, une des plus sanglantes qui aient eu lieu pendant les

trois années que les nègres révoltés se sont maintenus maîtres de la plaine du Nord, avait considérablement affaibli et découragé le parti blanc, qui sentit enfin que les forces de son ennemi n'étaient plus aussi à mépriser qu'il l'avait cru jusqu'alors; de leur côté, les nègres se crurent invincibles après avoir échappé aux vastes combinaisons de tous les habitants blancs réunis.

Quelques jours après, on apprit au camp de Biassou que le père Philémon avait été condamné à être pendu, et que son exécution s'était faite sur la place d'armes, au Cap, en présence de tous les citadins rassemblés *.

* *Note de l'Auteur.* J'étais au Cap-Français, quand on condamna le prêtre Philémon à la peine

Biassou fit faire une cérémonie funèbre en la mémoire du père Philémon, qui fut considéré comme un martyr de la relig on et de *la bonne cause*. Les vêtements qu'il avait laissés au camp furent coupés par parcelles, et chaque nègre en porta un morceau sur lui, comme un talis-

de mort. La curiosité me porta à voir l'extérieur de cet homme accusé de si grands crimes, et convaincu même par des prisonniers blancs qui s'étaient sauvés à la faveur du désordre qu'occasionna dans le camp de Biassou la nouvelle d'une attaque subite et générale. Jamais physique ne m'a plus frappé que le sien. Il semblait être le crime personnifié. Petit, noir, teint jaune et livide, excessivement maigre, il avait des yeux noirs, et perçants comme ceux d'un lynx, qui peignaient tour-à-tour la rage, l'hypocrisie et le désespoir. Il poussa la scélératesse jusqu'à dire d'une voix haute et forte, en montant au gibet : « Mon Dieu, qui vois mon innocence, « pardonne à mes bourreaux, comme je leur « pardonne. »

man capable de le préserver même de la mort.

Que l'on juge de la joie de d'Hérouville, quand il apprit que son plus cruel ennemi était tombé au pouvoir des blancs ; mais elle fut bientôt modérée par les murmures des noirs, qui se plaignirent de sa présence au camp. Philémon n'était plus, mais son génie infernal poursuivait encore d'Hérouville sur la terre. Ces plaintes de la part des nègres n'étaient que les cruels fruits de la prévention qu'il avait inspirée aux noirs *Jean-Pierre* et *Azaca*, lesquels avaient répandu partout, que le père Philémon regardait ce blanc comme un *impie*, et la cause de tous les revers et de tous les maux qui accableraient l'armée noire. Il n'en fal-

lait pas tant, avec des hommes aussi superstitieux qu'ignorants et cruels, pour mettre les jours de d'Hérouville en danger. Aussi Biasson eut-il beaucoup de peine à s'opposer aux menaces des plus fougueux et aux complots des plus méchants. Dès lors, plus de sûreté pour le malheureux d'Hérouville. Il ne pouvait même aller respirer l'air pur et rafraîchissant du matin, sans s'exposer au plus grand des dangers. Enfin, ce trop sensible et infortuné colon ressentant plus que jamais toutes les horreurs de sa captivité, résolut de faire un dernier effort pour y arracher, au moins, sa malheureuse famille. « Que les moyens, dit-il un « jour à son Adonis, qui t'ont servi « à conduire ici mon épouse et mes

« enfants, soient encore mis en usage
« pour sortir de ces lieux. Tâchons,
« cher ami, tâchons encore une fois
« de nous échapper de ce séjour af-
« freux : il est temps de mettre un
« terme à nos malheurs; et si la mort
« doit être le prix de cette tentative,
« nous ne ferons que hâter ce mo-
« ment horrible, mais inévitable
« pour chacun de nous. — Maître,
« répondit le bon nègre, Adonis être
« toujours prêt à mourir pour sau-
« ver la vie à vous; et si méchant
« Biassou avait voulu racheter sang
« à blanc avec sang à nègre, il y a
« longtemps déja que toute famille
« à d'Hérouville serait libre en Fran-
« ce. Mais moi pas capable accom-
« plir volonté à vous, parce que moi
« pas pouvoir procurer à moi liannes

« sauvages et bois de campêche, sans « sortir du camp. » En effet, Adonis ne pouvait faire sa teinture sans ces ingrédients indispensables ; mais il profita de cette occasion pour mettre l'amour et la fidélité de Zerbine à la plus forte de toutes les épreuves.

Zerbine était jeune, légère, ardente pour tous les plaisirs de son âge, et peu scrupuleuse sur le choix de ses amis. Née avec les plus belles formes possibles, elle avait été gâtée dès son enfance, par les louanges que lui prodiguaient les nègres *candiots* *, et par les caresses des blancs. Elle était hautaine, capricieuse, et même un peu coquette. Ses camarades, qui ne pouvaient la rivaliser

* *Candiot* signifie petit-maître, recherché dans ses habits et dans ses manières.

en grâces, ni en beauté, rendaient même hommage à son heureux physique; et ce concours si doux pour une femme, d'admirateurs de tout sexe, de tout âge et de toutes couleurs, n'avait pas peu contribué à la rendre vaine et orgueilleuse. Adonis en appréciant tous ses charmes, n'avait pu se dissimuler ses défauts; mais s'étant aperçu de la passion violente qu'il lui avait inspirée, passion qu'il partageait, peut-être, dans le fond de son cœur, il résolut d'en profiter pour la rendre digne de lui, s'il en était possible encore; mais principalement pour sauver la vie à ses maîtres, et les rendre à la liberté.

Un jour donc, que Zerbine l'entretenait de ses amours, et cherchait à le convaincre du bonheur

qui l'attendait, s'il voulait devenir le maître de son cœur, elle lui fit la description des plaisirs qu'elle lui ferait partager, l'énumération des biens dont elle le rendrait possesseur, et des bijoux de prix dont elle l'enrichirait, s'il voulait lui être attaché et fidèle. C'était à ces propositions qu'Adonis l'attendait depuis longtemps. « Vas, lui répondit-« il, toi pas connais moi, pour faire « à moi propositions semblables; et « faut qu'Adonis bien méprisable « dans yeux à toi, pour croire lui « capable faire une chose aussi hon-« teuse. Quand moi voir Zerbine sor-« tir de baigner dans rivière, moi « trouver elle cent fois plus belle avec « beauté à nature, que quand elle « paraître avec boucles d'oreilles en

« perles, collier de diamants, et bra-
« celets aussi. Oui, toutes belles bi-
« joux-là déchirer cœur à moi,
« quand moi songer que pour mettre
« eux dans oreilles, dans cou et dans
« bras à Zerbine, il a fallu tuer bon-
« nes femmes blanches avec petits à
« eux, qui pas jamais faire mal à
« personne. » Zerbine n'était pas méchante ; elle n'avait jamais beaucoup approfondi les causes inattendues qui lui avaient procuré tant de richesses ; et comme les effets lui en étaient favorables, elle n'y trouvait rien d'extraordinaire. Aussi répondait-elle souvent au bon nègre : « *C'est pas faute à moi.* » Adonis lui dit enfin, que tant qu'elle s'offrirait à ses regards dans son costume naturel, il la verrait avec plaisir,

mais que tous les joyaux dont elle s'ornait lui feraient toujours horreur.

Quelle révolution fit cette dernière entrevue dans le cœur de Zerbine ! Jusqu'à ce moment, elle n'avait trouvé que des cœurs avides, des ames intéressées ; et les derniers moyens à l'aide desquels elle croyait s'assurer à jamais la conquête d'Adonis, étaient précisément ceux qui avaient failli le lui faire perdre sans retour. Mais elle aimait trop passionnément le bon nègre, pour n'être pas persuadée qu'il avait raison, et que le tort était de son côté. Aussi, après les plus rudes combats que puisse soutenir une belle femme luttant avec sa coquetterie, ses charmes et son amour-propre, l'amour enfin remporta la victoire, et Zerbine fit

le sacrifice de ses plus chères parures.

Adonis la veillait sans cesse ; il la suivait dans les calindas qu'on lui donnait aux *calalous* * où elle était invitée, et partout il la voyait dans ce costume simple et modeste qui la rendait plus piquante encore que les pierreries dont elle était naguère surchargée. Enfin le bon nègre, charmé de ce changement, ne put s'empêcher de lui en exprimer toute sa joie. « En voilà assez, lui dit-il un « jour, et cœur à moi content. *Né-*

* On appelait *calalous*, à Saint-Domingue, des repas ambigus où l'on servait des herbages hachés et des viandes salées, du poisson frais et des fruits, des gâteaux et du laitage. Les créoles mélangeaient plusieurs de ces mets dans un même plat, qu'ils relevaient avec des piments et du jus de citron. Alors ce mélange devenait le véritable *calalou*.

« *gresse candiote* qui capable mépri-
« ser beaux atours pour l'amour de
« son ami, mérite toute confiance et
« toute amitié d'Adonis. » Et après la déclaration d'amour la plus tendre, il lui fit part du projet qu'il avait de teindre en noir son maître, sa maîtresse, leurs enfants, et de se sauver tous, à la faveur d'une nuit obscure, en traversant les bois de la montagne de Plaisance, pour aller gagner ensuite le bord de la mer, à son endroit le plus prochain. « Vois,
« ajouta-t-il, si cœur à toi assez fort
« pour suivre Adonis dans tous pé-
« rils qu'il va courir, et pour finir
« jours à toi avec lui, dans misère
« peut-être, mais toujours content
« si lui mourir auprès de ses bons
« maîtres. »

Depuis longtemps, Zerbine ne s'amusait plus au camp de Biassou; et les iscours du bon nègre, qui lui avait fait sentir que son état ne pouvait durer, qu'elle finirait par être confondue et punie avec les brigands, l'avaient surtout frappée. En effet, Adonis lui disait toujours dans son langage naïf: Vois si, avec tes richesses, tu peux acquérir ici un seul morceau de terre, te faire un petit ja:din, et dire c'est à moi? Ah! crois-moi, il n'y a pas de propriété là où tout est anarchie, désordre et confusion. Et comment veux-tu trouver le bonheur sur cette terre arrosée de sang et de larmes, où tous ceux qui l'habitent ne sont consumés que du desir affreux de manger leurs semblables? Fuyons, Zerbine,

fuyons ce pays malheureux, cette île proscrite, et allons sous un autre hémisphère, labourer s'il le faut, et ne manger qu'un pain sec, mais qui sera toujours délicieux, puisqu'il n'aura coûté de larmes à personne. Aussi Zerbine ne balança-t-elle pas à accepter avec transport les propositions d'Adonis. Elle se précipita dans ses bras, et lui dit qu'elle était prête à tout entreprendre et à tout faire pour l'amour de lui et de ses vertus. « Oh! c'est bien vrai, ajouta-« t-elle toute attendrie, bonheur être « doux, mais c'est quand il ne cause « de chagrin à personne. »

Le bon nègre, après s'être ainsi assuré de sa fidélité, de sa discrétion et de son dévouement, n'hésita plus à lui désigner les graines et la

qualité du bois dont il avait besoin pour faire sa composition, et Zerbine se chargea de les lui procurer. Il la quitta pour retourner auprès de d'Hérouville, et l'exhorta à prendre courage, en lui racontant tout ce qu'il venait d'apprendre, tout ce qu'il allait tenter.

Alors la famille de d'Hérouville, comblée de joie et ranimée par l'espérance, ne s'occupa plus que des moyens préparatoires capables d'assurer la réussite de cette entreprise aussi hardie que périlleuse, et d'une exécution d'autant plus difficile qu'à chaque instant d'Hérouville était appelé par son service au cabinet de Biassou.

Cependant la teinture était faite, et on n'attendait plus qu'une oc-

casion favorable pour s'en servir, quand la providence permit que le chef de l'armée noire prévînt secrètement Zerbine qu'il allait faire, la nuit prochaine, une tournée générale pour visiter tous ses postes, et qu'il s'avancerait même jusques auprès des fossés de Bréda, pour reconnaître s'il n'y aurait pas moyen de tenter bientôt une escalade nocturne sur le camp des blancs. « Je « t'ordonne, ajouta-t-il, de venir de- « main au-devant de moi; nous irons « nous baigner ensemble dans la ri- « vière des Goyaviers, et nous ren- « trerons ensuite au palais, où tu « présideras au grand bal que je « donne à mon état-major. » Zerbine affecta la plus grande joie, et lui répondit que desirant se promener

dès le grand matin dans la plaine, elle partirait dès quatre heures; mais qu'il était nécessaire qu'elle sût le mot d'ordre pour n'être pas arrêtée aux avant-postes. Biassou, quoique très-défiant, étoit loin de soupçonner qu'on voulût, qu'on osât même le tromper; il dit à Zerbine: « Re-« tiens bien ces paroles : *tête à roi,* « *cœur à blanc, ventre à nègre,* * et « tu passeras partout. »

Aussitôt que Zerbine put s'échapper de la présence de Biassou, elle vola auprès du bon nègre pour lui faire part de tout ce qui se passait, et il fut bientôt arrêté qu'immédiatement après le départ du chef noir,

* Il paraît que ces mots d'ordre étaient de l'invention de Biassou, qui y attachait, sans doute, un sens que je n'ai jamais pu bien comprendre, (*Note de l'Auteur.*)

on se tiendrait aussi prêt à partir dans la famille de d'Hérouville.

Tout favorisait leur évasion : la nuit était obscure, Adonis avait le mot d'ordre, et ils allaient fuir par une route opposée à celle que tenait leur farouche geolier ; de sorte que quand le jour viendrait à paraître, il y aurait déja une distance d'environ huit lieues entre eux et leur tyran. Que cette journée leur sembla longue à tous, et particulièrement à Zerbine, qui témoignait encore plus d'impatience que les autres !

Enfin le moment desiré arriva. Il était dix heures du soir quand Biassou monta à cheval, accompagné seulement de quatre aides-de-camp, et se mit en marche pour visiter ses

postes les plus éloignés. Aussitôt Zerbine courut prévenir Adonis de son départ. D'Hérouville et sa femme prirent, avec la couleur, le costume des nègres créoles : Zerbine déguisa pareillement son sexe. Adonis arma son maître d'une excellente paire de pistolets qui appartenait à Biassou : chacun fut chargé en outre d'un fusil de chasse. Zerbine avait lié derrière son dos, à la manière des négresses, un des enfants de d'Hérouville : Adonis s'était chargé de l'autre ; et ainsi disposés, ils défilèrent tous en silence et dans l'ordre d'une patrouille qui fait sa ronde. Ils passèrent les barrières de la triple enceinte qui fermait le camp, sans être reconnus. Déja ils s'avançaient à grands pas dans la

plaine pour gagner le morne de Plaisance, quand ils aperçurent à travers l'obscurité une lumière qui paraissait approcher d'eux avec la vitesse d'un cheval qui court au galop. La peur saisit au même instant l'épouse de d'Hérouville et Zerbine; mais Adonis et son maître conservèrent leur sang-froid, et parurent même redoubler de courage et d'intrépidité. Il fut résolu cependant qu'on sortirait un moment de la grande route, et qu'on s'acroupirait pour attendre, arrêter, ou laisser passer l'objet de l'inquiétude commune. On ne tarda pas à s'apercevoir que c'étaient deux nègres, officiers, qui avaient attaché à la tête de leurs chevaux des petits fanaux de reconnaissance pour pré-

venir les premiers postes de leur arrivée. Ils avançaient à grands pas, et ils allaient dépasser nos malheureux fugitifs, quand le cheval de l'un d'eux, extrêmement ombrageux, fit tout-à-coup un saut en arrière si précipité, qu'il pensa désarçonner celui qui le montait. A ce mouvement violent, subit et inattendu, l'épouse de d'Hérouville ne put s'empêcher de laisser échapper un cri perçant, qui vint retentir aussitôt à l'oreille des cavaliers. — Qui vive? s'écrièrent-ils ensemble en sautant sur leurs pistolets. Alors Adonis se levant avec courage, répondit sur le même ton : *Patrouille, et gens du roi.* — Avance qui a l'ordre, répliqua un des officiers en se mettant sur la défensive; et Adonis s'avança seul

jusqu'auprès de lui pour lui donner le mot de passe ; mais quel fut son étonnement, quand à la lueur des fanaux il reconnut distinctement les cruels et fanatiques *Jean-Pierre* et *Azaca*. C'est Adonis, dit avec la plus grande surprise ce dernier, qui l'avait aussi reconnu ; j'ai entendu les cris d'une femme, je parie que le traître m'enlève ma Zerbine : et sans attendre de réponse il saute au collet du bon nègre, et lui pose le canon de son pistolet sur la poitrine ; mais d'Hérouville, qui le couchait en joue dans le même instant, l'étendit mort sur la place. Il était à peine tombé, qu'Adonis s'était déja emparé de sa monture ; l'autre officier voulut fuir : « *Arrête!* lui cria Adonis, *ou tu es* » *mort* » ; et aussitôt ce brigand

épouvanté cria grace, et demanda la vie. Adonis le fit descendre, lui lia les mains et les pieds avec les longes des chevaux, lui banda les yeux avec un mouchoir, et le traîna hors du grand chemin, en disant à son maître qu'il n'y avait pas un instant à perdre; qu'il fallait monter sur les chevaux et se sauver à toute bride, attendu que l'alarme allait se répandre au camp et qu'on viendrait certainement à leur poursuite. D'Hérouville monta donc sur un des chevaux, prit sa femme derrière lui et plaça un de ses enfants sur le devant de la selle. Adonis en fit autant de Zerbine et de l'autre enfant; puis ainsi montés ils quittèrent la grande route, prirent à droite, à travers la plaine, et s'éloignèrent

avec toute la vîtesse que pouvait permettre la charge des chevaux. Ils marchèrent pendant une heure et demie sans presque se rien dire, et, poussant leurs montures autant que possible, ils arrivèrent enfin au bord de la forêt plantée sur le morne même de Plaisance. Là, les chevaux leur devinrent absolument inutiles ; ils descendirent, et leur premier mouvement fut de se jeter à genoux et de rendre grace à l'Éternel. Adonis désella les chevaux, qui étaient rendus de fatigue, et les laissa paître à l'abandon. Il cacha les harnais dans la forêt, et engagea son maître et sa maîtresse à gravir le morne à travers les liannes, les arbres et les broussailles qui leur fermaient à chaque instant le pas-

sage. Ils avaient été obligés de laisser deux de leurs fusils sur la route ; mais d'Hérouville et le bon nègre ayant conservé les leurs, ils s'en servirent pour se frayer un chemin à travers les épines et les branchages qui, tout en les empêchant d'avancer, favorisaient cependant d'autant mieux leur fuite, qu'ils cachaient à mesure qu'ils marchaient jusqu'à la trace de leurs derniers pas, en se redressant dans leur position naturelle.

La crainte de retomber au pouvoir des brigands, l'espérance d'échapper enfin à leurs bourreaux, le besoin impérieux de terminer leurs longs malheurs, et le plaisir d'être tous réunis, leur fit faire des efforts surnaturels.

Adonis marchait le premier, et

brisait les plus forts obstacles qui se trouvaient devant lui. Son maître le suivait, et l'aidait de toutes ses forces ; les deux femmes venaient ensuite, toutes occupées à préserver elles et les enfans des atteintes, des chûtes et des meurtrissures. Ces infortunés percèrent ainsi la forêt pendant plus de deux heures, sans ressentir la moindre fatigue, et ne s'arrêtèrent que quand ils furent au sommet du morne, qu'ils avaient monté dans sa ligne la plus perpendiculaire, après avoir été forcés de se traîner plus d'une fois et de ramper sur la terre pour y parvenir.

Ils étaient presque en lieu de sûreté, quand un bruit sourd et lointain réveilla toute leur attention, renouvela leurs alarmes, et replongea

les femmes dans les cruelles angoisses de la crainte. Adonis mit son oreille près de la terre, et distingua bientôt le son des tambours, des *lambis* *, et les cris des noirs qui s'y mêlaient. Afin de pouvoir s'assurer de la cause réelle de ce mouvement extraordinaire, il monta sur un énorme *mapou* ** qui se trouvait près de là, et qui dominait de plus de vingt pieds les plus hauts arbres de la forêt. Quand il en eut atteint la cîme, sa vue plongea sur la vaste

* *Lambis*, gros coquillage de mer formant le pain de sucre. Les nègres en cassent le petit bout, soufflent dedans, et en tirent des sons qui s'entendent à plus de quatre lieues à la ronde.

** *Mapou*, arbre d'une grosseur extraordinaire, qui croît à Saint-Domingue, dans les mornes, et sur lequel il est d'autant plus facile de monter, que les branches commencent à s'échapper du tronc à hauteur d'homme.

et déplorable plaine où Biassou exerçait depuis trop longtemps ses fureurs. Il vit une multitude de flambeaux mouvants, et portés dans chacune de ses extrémités avec une célérité qui ne lui laissa aucun doute sur l'apparente inquiétude de l'armée noire. En effet, le silence de la nuit ayant contribué à porter jusqu'aux avant-postes le bruit qu'avait fait l'explosion du fusil de d'Hérouville, les nègres avaient donné l'alarme au camp, et tous les corps d'armées s'étaient mis à la recherche de cette cause inattendue. Adonis descendit, et fit sentir combien il était important de se reposer en silence, et d'attendre le retour de la nuit prochaine pour se remettre en marche, parce qu'il n'y avait aucun

doute que Biassou n'envoyât dès le lever du soleil ses chasseurs pour les découvrir. Aussitôt ce bon nègre cassa une assez grande quantité de petites branches, et forma à ses maîtres un lit de feuillage au pied du mapou protecteur, sur lequel Adonis se proposa bien de renouveler le lendemain ses observations. Il s'était muni d'une large *macoûte* *, qu'il avait trouvée suspendue à la selle d'un des chevaux des officiers, et Zerbine portait en outre un assez grand flacon d'osier rempli de vieux tafia. Là, cette intéressante famille, après avoir pris un peu de nourriture, céda à l'impérieux besoin du sommeil

* *Macoûte*, espèce de bissac fait en paille de latanier, dans lequel les nègres mettent leurs provisions de bouche, quand ils sont en route.

en attendant le retour de l'aurore, qui ne tarda pas à paraître. Ils étaient tous endormis quand les sourds aboiements d'un chien vinrent réveiller Adonis. Le bon nègre sauta légèrement sur l'arbre auprès duquel reposaient ses maîtres, et s'aperçut que plusieurs nègres armés de fusils et suivis de quelques chiens se disposaient à gravir la montagne par différents côtés. Comme il ne doutait plus que d'Hérouville ne fût l'objet de leurs recherches, sans se laisser abattre par l'apparence d'un aussi grand danger, il descendit, et éveilla adroitement son maître qu'il instruisit bientôt de tout ce qui se passait autour d'eux. D'Hérouville, surpris, ne put s'empêcher d'abord de témoigner de l'effroi; mais le bon nègre

l'encouragea en ces termes : « N'a
« pas avoir peur, maître ; aidez-
« moi seulement, et nous sommes
« sauvés. » En effet, il se mit à cou-
per de nouveau une foule de petites
branches, et à couvrir entièrement
de feuillages les corps de sa maî-
tresse, des enfants et de Zerbine,
que la fatigue et la fraîcheur du
lieu tenaient plongés dans le plus
profond sommeil. Cette opération
heureusement achevée, Adonis fit
monter son maître sur le mapou,
il y monta lui-même, et armés l'un
et l'autre de leurs fusils à deux coups,
ils résolurent de faire feu sur tout ce
qui tenterait de pénétrer dans leur
retraite, persuadés que c'était le
seul et dernier moyen qui leur res-
tât encore pour ne pas retomber

au pouvoir des brigands. Ils entendirent quelques coups de fusils tirés des différentes parties de la montagne, et ils présumèrent que c'étaient les chasseurs qui s'amusaient à tuer quelques pieces de gibier. Après quelques instants, ils entendirent à une proche distance d'eux, les voix distinctes de deux nègres qui s'entretenaient ensemble. L'un d'eux disait à l'autre : « Moi pas « voudrais être dans peau à *Barthélemi** pour cent portugaises; oui, « *compère*** Nago, moi sûr que tête « à lui va sauter quand grand général va rentrer dans camp. » Et l'autre répliqua : « Oui, compère, le

* C'était le noir qui commandait le camp, en l'absence de Biassou.

** Compère, nom d'amitié que se donnent les nègres entr'eux.

17

« père Philémon avait raison de dire « que blanc-zécrivain là, c'était l'en-« fant à diable. Comment li faire « donc pour sauver corps à lui, fem-« me à lui et petits à lui dans mains « nous? » Et l'autre reprenait : « Oh! « si nous capables d'attraper eux, « c'est bon récompense qui va tom-« ber dans mains à nous! mais moi « croire que eux passer par la coupe « à Gonaïves ; * ainsi, compère, « puisque nous avoir provisions dans « macoûte à nous, faut marcher par-« là ; peut-être nous va trouver eux « sur grand chemin. » Et en achevant ce dialogue, ils descendirent un peu la montagne, et enfilèrent des sentiers frayés par les animaux

* *La coupe des Gonaïves*, grand chemin fait dans le morne des Gonaïves.

qui vont paître sur ces mornes. Alors d'Hérouville et son bon nègre commencèrent à respirer un peu plus librement, quand ils virent leurs ennemis s'éloigner d'eux ; mais ce qui flattait davantage ce tendre époux, c'était d'avoir épargné à sa famille des angoisses qu'elle n'eût peut-être pu supporter sans éprouver quelque fâcheuse révolution. Enfin, après être restés encore environ trois heures en vedette sur leur arbre, ils ne virent et n'entendirent plus rien qui fût capable de leur causer de l'inquiétude. « C'en est « fait, dit d'Hérouville, si cette « matinée se passe sans que nous « soyons découverts, nous sommes « sauvés. » Ils descendirent pour se reposer des fatigues de l'attitude

pénible dans laquelle ils avaient été contraints de rester si longtemps. Zerbine, les enfants, et l'épouse de d'Hérouville, se réveillèrent étonnés de se trouver ensevelis sous un monceau de feuillage ; mais le bon colon blanc leur raconta bientôt les causes qui les avaient forcés d'employer ce stratagême.

Ces bonnes gens avaient tout perdu, ils allaient être livrés bientôt à toutes les horreurs de la plus hideuse misère, et cependant ils avaient tant souffert chez Biassou, qu'il leur semblait à tous renaître au bonheur, à l'aisance et même à la richesse. Adonis s'écarta quelques instants, afin de chercher des fruits pour désaltérer les enfants, car ils manquaient d'eau dans cet endroit ;

il revint bientôt chargé d'oranges, de pommes d'acajou, de cayemites, de pommes-canelles, et même d'un de ces beaux ananas que la nature, prodigue sous ce fertile climat, fait croître avec profusion jusques sur les mornes les plus élevés.

Ils ne savaient dans quelles mains le hasard allait les faire tomber, mais ils se livraient tous et d'avance à la joie la plus douce comme la plus pure. « Hélas! disait d'Hérouville à « son bon nègre, il ne nous reste pas « même de quoi payer notre passage « en France; mais si quelque capi- « taine humain et charitable veut « nous recevoir comme matelots, et « passer mes enfants, Zerbine et « mon épouse, en récompense de

« notre zèle et de nos peines, tu « verras, Adonis, combien cette « France si belle, si riche, si heu- « reusement située, renferme enco- « re d'ames sensibles, douces, chari- « tables, hospitalières, et d'hommes « instruits, vertueux et philosophes. « O ma patrie ! disait-il en pleu- « rant, aurai-je le bonheur de te re- « voir ? — Oh ! reprit aussitôt Zer- bine en tirant de sa poche un collier de diamants d'une assez forte valeur, « n'as pas être inquiet, bon maître, « pour passer en France. Avec ça, « nous va trouver capitaines hu- « mains. » Adonis dit : « Eh quoi ! « toujours vilains diamants suivre toi « partout ! — Oh ! répondit Zerbine, « il y a sept ans que moi avoir collier « là à moi, et lui pas coûter la vie ni

« larmes à femmes blanches ; car « c'est premier maître à moi, et en « même temps premier zamant blanc « qui me l'a donné. Moi quitter au « camp toutes les autres bijoux ; car « depuis Adonis fait moi connaître « la vérité à bon Dieu, moi n'étais « plus capable de toucher eux avec « mains, ni de regarder eux avec « zyeux. » Et le bon nègre tout attendri se jetait sur ses mains, qu'il baisait avec transport, en voyant combien Zerbine était changée, et se rendait de plus en plus digne d'être son épouse. Ce fut en faisant mille chimériques projets sur leur bonheur futur, que toutes ces bonnes gens passèrent ainsi la plus douce et la plus agréable des journées.

Adonis, du haut de son vacillant

observatoire, avait remarqué avec soin le côté par où il devait diriger ses pas pour sortir le plus promptement possible du pays des insurgés, et rentrer dans la partie de l'île encore soumise à l'ordre, en se rapprochant autant qu'ils le pourraient du bord de la mer.

Quand la nuit fut donc venue, ils se mirent tous en route, en marchant toujours vers l'ouest de l'île. De temps en temps, ils trouvaient des bouts de chemins frayés par les chevaux et les bœufs, où ils avaient moins d'obstacles à vaincre pour avancer. Ils se reposaient toutes les demi-heures pendant quelques instants, puis ils reprenaient leur marche avec une nouveau courage; car il leur semblait que chaque pas qu'ils

faisaient les conduisait au bonheur suprême : tant les moindres jouissances sont douces pour l'être qui a été longtemps malheureux ! Enfin, après des efforts constants faits avec une ardeur infatigable, ils se trouvèrent dès le matin au pied du revers de la montagne de Plaisance, et d'une foule d'autres petits mornes qu'ils avaient traversés et descendus sans savoir où ils étaient. Adonis, qui avait souvent voyagé dans cette partie, se reconnut bientôt, et prévint son maître qu'il allait le faire passer par la vaste mais stérile plaine de *la Désolée*, attendu que cette partie était entièrement inhabitée, et qu'une fois parvenus à la traverser, ils seraient à l'abri de tout danger de la part des nègres de Biassou,

qui n'osaient jamais s'avancer aussi loin dans le pays des blancs. Ils virent bien à l'écart, et sur leur gauche, une petite habitation bâtie au milieu d'un champ de cotonniers; mais le bon nègre, craignant d'y rencontrer quelques-uns des chasseurs du général noir, ne jugea pas à propos de s'exposer à rendre visite à ceux qui l'habitaient.

Ils descendirent donc dans cette plaine, à laquelle on a donné le nom de *Désolée*, parce que son sol sablonneux et sec ne produit rien que des ronces et des épines. Elle a sept lieues de long, sur une largeur à peu-près égale. Les voyageurs s'y égarent souvent, parce que le plus léger vent y efface jusqu'à la trace des voitures et au frai des animaux qui les traî-

nent. On a souvent aussi trouvé des nègres morts de soif et de lassitude, qui s'y étaient perdus sans avoir pu retrouver leur chemin. Les ronces qui la couvrent sont d'une hauteur si grande, qu'une fois parvenu dans le plus large sentier, il est impossible de reconnaître par où on y a pénétré. Cette plaine, avant l'insurrection des noirs, était le refuge des nègres marrons *, qui y arrêtaient souvent les passants pour les dévaliser ; mais depuis la formation du camp de Biassou, tous les nègres marrons avaient été se ranger sous les bannières des révoltés.

Telle était cependant la seule rou-

* On appelait nègre-marron, celui qui se sauvait de chez son maître par paresse, ou pour éviter un châtiment, et qui se tenait caché dans les bois pour y vivre de chasse ou de rapines.

te sûre et convenable qui restât à nos voyageurs pour ne pas retomber aux mains de leurs bourreaux. D'Hérouville témoigna son inquiétude sur la difficulté de traverser dans le plus fort de la chaleur, une plaine qui n'était même arrosée par aucun filet d'eau ; mais Adonis le rassura en lui disant qu'il lui donnerait quelque chose qui l'empêcherait de ressentir la soif. En effet ce nègre fut couper des *raquètes* *, dont il arracha la peau et les piquants qui les couvraient, et leur en donna à chacun un morceau, en leur recommandant de le tenir constamment dans

* Raquète, espèce de nopal sauvage, semblable à celui sur lequel on éduque la cochenille. C'est une plante émolliente et mucilagineuse qui renferme, en assez grande abondance, un jus très-rafraîchissant.

leur bouche, sans le mâcher ni l'avaler. Après s'être reposés pendant quelques heures des fatigues de la nuit, ils se remirent en route, et s'avancèrent avec d'autant plus de légèreté, que, marchant en plein jour dans un pays très-plat, leur voyage était pour ainsi dire une longue et agréable promenade. Adonis les pilotait avec attention; mais la douzième heure du jour s'approchant, l'excessive chaleur les contraignit encore de se reposer pour prendre quelques rafraîchissements *et faire leur méridienne*, c'est-à-dire, céder au sommeil qui provoque presque tous les habitants du pays pendant ces deux ou trois heures de la journée. Ils choisirent un endroit un peu écarté, où quelques buissons d'épines

leur donnèrent de l'ombrage, et chacun s'endormit bientôt; mais le soleil qui dardait à-plomb sur leurs têtes, et l'immobilité de l'air qui n'était agité par le plus léger vent, réveillèrent bientôt d'Hérouville qui, malgré la bienfaisante racine qu'Adonis lui avait procurée, se sentit dévoré par une soif si ardente que rien ne pouvait le soulager. Il vit autour de lui sa famille, son bon nègre et Zerbine, qui goûtaient les douceurs du repos; et ce tableau touchant suspendit un moment le besoin impérieux qui le tyrannisait. « Êtres sensibles qui m'entourez, s'écria-t-il avec épanchement, que vous m'êtes tous chers!... On calomnie partout la vertu, ajouta-t-il avec réflexion, et c'est la vertu qui nous a tous sau-

vés. Parce que j'ai été juste et bienfaisant, Adonis s'est attaché à moi. Mon épouse, avec sa jeunesse et sa beauté, a méprisé les séducteurs, repoussé leurs tentatives, et exposé ses jours et ceux de ses enfants pour venir partager les dangers d'un mari sans lequel elle ne croyait plus trouver de bonheur sur la terre. Zerbine née légère, plongée dès son enfance dans les débordements de la vie la plus licencieuse, a tout sacrifié pour suivre un homme infiniment bon à la vérité, mais sage dans sa conduite, mais austère dans ses mœurs, et qui ne lui promet que le bonheur de la vertu, si peu attrayant pour un cœur flétri par le venin des passions et le poison du vice. Et cependant il me semble que je n'ai fait aucun effort

pour la pratiquer, cette vertu, dont les hommes croient les maximes si difficiles à suivre : car ce n'est pas tant du bien que j'ai fait dans ma vie dont je puis me réjouir, que de la douce consolation de n'avoir jamais fait le mal avec l'intention de nuire. » Et en achevant ces mots, il couvrit avec précaution ceux des voyageurs dont les corps étaient le plus exposés aux rayons d'un soleil embrâsé. Toujours tourmenté par la soif, d'Hérouville s'écarta un moment pour chercher quelques raquêtes qui pussent l'appaiser. Il avait à peine contourné quelques touffes de ronces, qu'il aperçut un énorme poteau d'acajou, présentant quatre faces d'égale largeur, sur chacune desquelles on lisait d'abord un de ces mots gravés

au frontispice dans la position qu'ils indiquaient : NORD, MIDI, EST, OUEST ; et au-dessous on lisait encore distinctement ceux-ci : *AU VOYAGEUR ÉGARÉ, TOURMENTÉ PAR LA SOIF. Marches quinze pas en face de mon côté Ouest, tu trouveras une fontaine en pierre qui te donnera de l'eau en poussant un piston de fer qui doit se trouver sur le côté qui me fait face, si la méchanceté des hommes n'a pas détruit cette œuvre de l'humanité.*

D'Hérouville craignit d'abord d'être la dupe d'un songe, tant son étonnement fut extrême. Il palpait tour-à-tour le poteau et lui-même pour tâcher de se convaincre de la réalité de ce qu'il voyait. Enfin, certain qu'il était éveillé, il suivit l'indica-

tion qu'il venait de lire, et aperçut en effet une masse de pierre en forme de tombeau, mais entourée, défendue et recouverte par une si grande quantité de ronces, qu'il était impossible de parvenir au piston si desiré sans un instrument propre à se faire jour jusqu'à ce monument.

D'Hérouville, transporté de plaisir, courut prévenir sa famille de cette découverte. Adonis dit qu'il connaissait bien ce poteau; qu'il y en avait encore trois pareils dans la plaine; mais que, ne sachant pas lire, il avait toujours cru que c'était une *invention à blancs* pour reconnaître leur chemin quand ils viendraient à s'égarer. Ils allèrent vers la fontaine; et le bon nègre s'étant enveloppé les mains, il commença

à couper les ronces par le pied, en priant son maître de les écarter avec le canon de son fusil, à mesure qu'elles tomberaient à terre. En moins d'un quart-d'heure Adonis découvrit la principale façade de la fontaine; et d'Hérouville se jeta précipitamment sur le piston, qui fut à peine poussé qu'on vit jaillir en abondance d'un petit tuyau de fer une eau d'abord mousseuse, mais aussi fraîche que limpide. A cette vue d'Hérouville ne se contint plus: il avait éprouvé un plaisir bien doux à sauver sa famille et lui-même d'entre les mains des brigands; il avait goûté d'autres plaisirs non moins satisfaisants pour son cœur sensible; mais il avoua lui-même n'avoir jamais ressenti de jouissance aussi vi-

ve, aussi forte, aussi piquante que celle de se désaltérer à cette fontaine, et d'éteindre avec ses eaux bienfaisantes l'incendie qui dévorait sa poitrine desséchée : tant il est vrai que le bien-être moral tient de près à la satisfaction de nos besoins physiques ! Chacun appaisa sa soif et rafraîchit son sang enflammé par de longs chagrins, la crainte, les angoisses et la fatigue.

D'Hérouville fut curieux de connaître le bienfaisant mortel qui avait pu sacrifier des sommes assez considérables pour diriger l'eau de la montagne des Gonaïves dans des canaux souterrains, et former un réservoir assez vaste pour fournir de l'eau aux voyageurs altérés qui traversaient journellement la plaine. Il fit de nou-

veaux efforts, renouvela les procédés du bon nègre, et parvint en peu de temps à découvrir les trois autres façades de la fontaine, où il lut sur chacune d'elles les inscriptions suivantes :

Première. *Jacques. ISNARD, natif de Marseilles, persécuté en France pour ses opinions religieuses, vint s'établir sur le morne des Gonaïves en 1770, où il jura une haine éternelle aux hommes.*

Deuxième. *Le silence, l'étude et la réflexion l'ayant rendu aux sentiments de la nature, il reconnut son erreur, et vit que les crimes qu'il attribuait à l'humanité n'étaient que ceux des hommes qui la tyrannisaient sous prétexte de la gouverner. Résolu de réparer son injustice avant de mou-*

rir. Il sacrifia en 1790 le fruit de sa fortune à l'érection de cette fontaine, dont il lègue l'entretien aux ames sensibles et bienfaisantes.

Troisième. *Passant, qui te désaltères avec ces eaux, et qui lis ces inscriptions, plains les longues erreurs d'Isnard, mais ne maudis pas sa mémoire; car tout son crime ne provint que de son ignorance.*

Chaque phrase que lisait d'Hérouville arrachait des larmes de ses yeux et des sanglots de sa poitrine. Quand il eut achevé de lire ces inscriptions si touchantes, il se prosterna au pied de ce monument, et en bénit le fondateur. Adonis ne pouvait se lasser d'entendre la lecture de ces paroles qui avaient tant attendri son maître et sa famille,

et de temps en temps il s'écriait avec douleur : « Et peut-être que « nègres à Biassou ont encore tué ce « bon blanc-là ! » Ce poteau, cette fontaine et ces inscriptions, venaient de réveiller tous les sentiments philanthropiques de d'Hérouville. Son cœur était d'autant plus délicieusement satisfait, que tout ce qu'il venait de voir était l'œuvre d'un français : il était pour ainsi dire orgueilleux d'être de la même nation qu'Isnard ; et dans sa douce émotion, il répétait avec complaisance ces paroles qui faisaient tant de plaisir à Adonis : « Tu le vois, ô mon ami ! la « bienfaisance est commune parmi « nous !... Oh oui !... et quoique « j'aie tout perdu sur la terre, je ne « puis m'abandonner au désespoir,

« car je trouverai de puissantes res-
« sources dans mon courage et dans
« la sensibilité de mes compatriotes. »

L'épouse de d'Hérouville et Zerbine se trouvant accablées de fatigue, on n'eut pas de peine à convenir qu'on passerait le reste du jour et la nuit entière, auprès de cette bienfaisante fontaine. Adonis, après en avoir donné le conseil le premier, consulta le reste de ses provisions, et dit qu'on pourrait entrer le lendemain dans la riche plaine de l'*Artibonite*, couverte d'habitations florissantes, où l'on pourrait demander l'hospitalité à quelque propriétaire blanc de ce canton; qu'ensuite on se rendrait sans peine à la ville de *Saint-Marc*, qui, recevant dans son port une foule de bâtiments de tou-

tes nations, offrirait sans doute à son maître une occasion favorable de rentrer dans le sein de sa patrie. Ces petites conventions ainsi arrêtées, on ne s'occupa plus que des moyens de passer la nuit le plus commodément possible. Ils n'avaient plus à craindre d'être surpris; car depuis que Biassou avait levé l'étendard de la révolte, les communications par terre ayant été coupées entre les villes de Saint-Marc et du Cap-Français, personne ne traversait plus *la Désolée*.

Adonis crut que l'inaction et le repos où l'on allait se livrer, lui fournissaient l'heureuse occasion d'éclaircir enfin quelques doutes qui le tourmentaient depuis longtemps, et qui semblaient mettre les discours

de d'Hérouville en contradiction avec ses propres principes. « Maître, « lui dit-il donc avec ingénuité, « vous après dire à moi toujours, que « c'est l'ignorance qui fait hommes « méchants ; et moi trouver que cela « est vrai, puisque nègres être mé- « chants. Mais pourquoi donc blancs « qui être instruits, savants, et qui « font avec mains à eux tout ce « que leur esprit vouloir, pourquoi « blancs-là sont-ils méchants ? » Et il cita à l'appui de son raisonnement, l'officier blanc P***, qui passait pour avoir beaucoup de connaissances dans l'artillerie et le génie, et qui était méchant, puisqu'il aidait le perfide Blanchelande à faire tuer et les nègres, et les blancs. Il cita encore le père Philémon, qui

savait le latin, le grec, l'espagnol, l'anglais, qui lisait dans les astres comme dans son bréviaire, et qui avait été si méchant. D'Hérouville sentit toute la délicatesse de la question; et pour se rendre intelligible à son bon nègre, il s'exprima en ces termes : « Avant de te satisfaire, ô « mon ami ! j'exige dabord que tu « ne me donnes plus un nom qui « m'afflige, celui de *maître*. L'hom- « me est né libre, et il n'y a qu'un « esclave qui puisse avoir la bassesse « d'appeler ainsi un autre homme; « de même qu'il n'y a qu'un esclave « qui puisse souffrir qu'on le nomme « ainsi. J'espère un jour dévelop- « per à ton entendement, et d'une « manière lumineuse, cette vérité « si simple, mais que les passions

« des hommes ont rendue si abs-
« traite. Je me contenterai de te
« rappeler, dans ce moment, que
« la conformité de nos principes,
« de nos malheurs, que les services
« innombrables que tu m'as rendus
« et le peu de bien que je t'ai fait,
« ont dû effacer entre nous jusqu'à
« la dernière trace de ces distinc-
« tions chimériques qui ne sont que
« le produit de l'orgueil d'une part,
« et de l'ignorance de l'autre. Il ne
« doit désormais exister entre Ado-
« nis, mes enfants, Zerbine, mon
« épouse et moi, d'autres rapports
« que ceux de la plus douce, de la
« plus tendre et de la plus sainte
« amitié. Adonis, si je te suis cher,
« appelle-moi donc *ton ami*, et mon
« cœur te sera reconnaissant d'un

« titre aussi doux. » Le bon nègre fondant en larmes, se précipita sur la poitrine de d'Hérouville, et le serrant fortement dans ses bras, s'écria pour la première fois de sa vie, et d'une voix entrecoupée, *ô mon bon .... ami !* — D'Hérouville satisfait continua ainsi : « Tu veux sa-« voir, ô bon nègre ! pourquoi le « blanc civilisé qui te paraît instruit, « est plus méchant même que le noir « brute, ignorant et sauvage. Écou-« te, Adonis ; en voici la raison.

« La peinture et les mathémati-« ques, la sculpture et la poésie, la « chimie et la musique, l'astrono-« mie et la navigation, sont des « sciences et des arts faits pour con-« tribuer à rendre l'homme bon et « heureux sur la terre, quand il sait

« les réunir et les combiner avec la « première, la plus belle, la plus « grande, la plus utile, mais mal- « heureusement la plus négligée de « toutes les sciences, CELLE DE LA « MORALE. »

Ce terme était neuf pour le bon nègre. Il suivait naturellement les lois sacrées de la morale la plus pure, mais il n'avait jamais entendu prononcer son nom ; et à la vérité on eût dit à Saint-Domingue, que ce mot était vide de sens. D'Hérouville s'aperçut de l'embarras d'Adonis, et il fut au devant de ses questions, en continuant ainsi : « La morale « consiste à ne faire pendant sa vie « qu'une série d'actions louables, et « qui ne soient nuisibles à personne. « Elle est innée chez tous les hom-

« mes ; et l'africain le plus farouche « en porte aussi bien le germe dans « son cœur, que l'européen le plus « sensible. Mais chez les nations ci- « vilisées, comme parmi les peu- « plades les plus sauvages, ce germe « précieux est étouffé, dès la nais- « sance, par une foule d'institutions « futiles, légères, et d'autant plus « dangereuses, qu'elles ne servent « qu'à développer toutes les passions « de l'homme avec une sorte de fu- « reur, sans lui laisser même le pou- « voir d'y mettre ensuite un frein « salutaire. »

« Quoique je t'aie dit que nous « apportions avec nous le germe de « ce premier des biens, il n'en est « pas moins vrai que c'est une science « dont il faut apprendre les premiers

« éléments avec un maître, jusqu'à « ce que nous y ayons fait assez de « progrès pour nous en passer, et « pouvoir nous servir ensuite de nos « lumières, pour notre plus grand « avantage, qui se trouve toujours « être aussi celui de la société dans « laquelle nous vivons. Tu conçois « donc aisément, ô mon ami ! qu'un « homme peut savoir très-bien cal- « culer, peindre, chanter, lire dans « les astres, parler différents langa- « ges, et être un méchant homme, « et d'autant plus méchant, qu'il « peut faire contribuer toutes ses « connaissances à satisfaire ses mau- « vaises inclinations. »

Ici, je suis forcé par la nature même de cette conversation, de la continuer en forme de dialogue.

ADONIS.

Mais, puisque blancs savent que morale être si nécessaire pour rendre hommes heureux, pourquoi donc eux ne pas donner maîtres à petits à eux, comme ils donnent maître de danse, de guitare, et autres?

D'HÉROUVILLE.

Il n'y a qu'un très petit nombre de blancs qui savent cela, ô mon ami! et quand ils l'apprennent, il est déja trop tard pour qu'ils puissent en profiter eux-mêmes. Leurs passions, leurs habitudes ont pris le dessus; et les découvertes qu'ils font dans cette science sublime, les rendent souvent plus malheureux que leur ancienne ignorance, puisqu'en reconnaissant la véritable route du bonheur, ils n'ont ni la force, ni

le courage de la parcourir. Tu dois sentir, d'après cela, que les maîtres de morale sont très-rares, ou plutôt, qu'il n'en existe peut-être pas parmi les hommes, un seul vraiment digne de ce nom.

ADONIS.

Mais, ô bon.... il allait dire *maître*, quand un regard affectueux de d'Hérouville lui rappela ses promesses. Il reprit donc ainsi : O bon ami à moi, s'il n'y a point de maître de morale dans monde, qui donc a écrit sur papier les premières leçons dont vous parlez ?

D'HÉROUVILLE.

Qui? des hommes qu'un heureux concours de circonstances a conduits à la découverte de ces premières leçons, et qui, dans l'espoir d'être

utiles à leurs semblables et pour réparer leur longue erreur, comme le bienfaisant fondateur de cette fontaine, ont inséré ces leçons dans des livres qui deviendront peut-être un jour la source du bonheur universel.

ADONIS.

Oh ! moi comprendre un peu tout cela. Mais un homme qui pas avoir les autres sciences que vous avoir deja nommées, et qui être ignorant comme moi, peut-il apprendre la morale sans apprendre les autres, et devenir après bon et heureux pour le restant de sa vie ?

D'HÉROUVILLE.

Oh ! assurément oui, mon ami, et je te citerai toi-même pour exemple. Il y a plus de moralité dans ta conduite, dans tes actions et dans

tes principes, qu'il n'en existe peut-être dans les actions, les principes et même les écrits d'une foule de savants de toutes nations, qui remplissent pourtant le monde de leur renommée.

ADONIS.

Mais, comment donc arranger ça avec ce que vous avoir dit tout-à-l'heure ? Pour apprendre morale, il faut un maître ; et vous dites que moi connais morale : et pourtant moi pas jamais avoir maîtres d'aucune sorte.

D'HÉROUVILLE,

(Après avoir souri de sa naïveté.)

Si tous les enfants n'avaient que de bons exemples sous les yeux, Adonis, ils n'auraient pas besoin de maîtres de morale ; car, comme je te l'ai

déja dit, le germe de cette science se développerait de lui-même, et avec tant de force, qu'il n'aurait bientôt plus à redouter aucune mauvaise influence. Mais, par malheur, le vice domine partout, et corrompt tout ce qui l'entoure. Voilà pourquoi il faut à l'enfant un maître, qui, comme un médecin habile, veille sans cesse sur son existence, et préserve sa faiblesse de l'air brûlant, corrosif et contagieux des passions, qui le dévorerait bientôt.

Pour toi, qui suis naturellement les doux préceptes de la morale, tu ne dois ce bonheur insigne qu'à l'heureux hasard qui a fait naître autour de toi des gens simples et bons qui n'ont point émoussé les deux plus précieux sentiments qui

honorent l'homme, et qui l'élèvent au dessus de tout sur la terre, *la conscience* et *la sensibilité.*

Comme ceci devenait un peu abstrait pour le bon nègre qui paraissait absorbé dans ses réflexions, d'Hérouville, pour se rendre plus intelligible, continua ainsi :

Quand tu vois quelqu'un souffrir, que fais-tu?

ADONIS.

Oh! moi courir pour soulager lui, si moi capable.

D'HÉROUVILLE.

Eh bien! c'est le sentiment qui te porte à secourir ton semblable, que j'appelle *sensibilité.*

ADONIS.

Oh! moi bien comprendre *sensibilité*, à cette heure. Mais l'autre mot?

D'HÉROUVILLE.

Quand tu es parvenu à donner du soulagement à quelqu'un qui souffre, que ressens-tu au dedans de toi-même?

ADONIS.

Ah! dam! cœur à moi bien content.

D'HÉROUVILLE.

Eh bien! c'est ce sentiment de satisfaction intérieure que je nomme *conscience*.

ADONIS.

Oh! à cette heure, moi bien comprendre *conscience* aussi.

D'HÉROUVILLE.

De même donc que la morale de la nature te porte à faire du bien à tes frères, et qu'elle t'en récompense aussitôt par la joie que tu en

ressens, non-seulement dans le moment même, mais encore chaque fois que ta mémoire te le rappelle; de même aussi ta conscience et ta sensibilité se révoltent, à la vue d'une mauvaise action; et comme cette révolte te fait éprouver un sentiment pénible et douloureux, tu sens que l'action est mauvaise, par cela même qu'elle ne te procure aucun plaisir.

ADONIS.

Oh! cela est bien vrai, et moi bien comprendre cette raison-là. Cependant, si moi sentir plaisir à faire bonnes actions, pourquoi tous les hommes, noirs ou blancs, ne sentiraient-ils pas plaisir-là aussi?

D'HÉROUVILLE.

Tout le monde ressent aussi du

plaisir à faire le bien. Mais je te l'ai déja dit : quand l'homme n'a pas étudié la morale, les passions le tyrannisent au point qu'il fera le mal, non par méchanceté, mais pour satisfaire son penchant pour le vin, le jeu, les femmes, les honneurs et les richesses, croyant toujours, au bout de tout cela, rencontrer le bonheur, dont il s'écarte cependant en proportion de la grandeur du mal qu'il fait, ou dont il est la cause.

ADONIS.

Ainsi donc tous les hommes en général, grands comme petits, noirs comme blancs, beaux comme laids, seraient tous heureux si eux connaissaient et suivaient morale?

D'HÉROUVILLE.

N'en doute pas, ô mon ami!

ADONIS.

Cependant, il y en a occasion où hommes bons être contraints d'être méchants. Vous, par exemple, ô bon ami à moi ! n'avez-vous pas été forcé de tuer le nègre-brigand *Azaca* ?

D'HÉROUVILLE.

Hélas ! tu n'as que trop raison, ô mon pauvre Adonis ! et quoiqu'il ne me restât que ce seul parti pour sauver ma femme, mes enfants, toi, Zerbine et moi, je n'en ai pas moins commis un crime affreux ; et tels seront les forfaits qui souilleront l'humanité, tant que la morale n'éclairera pas, ne dirigera pas tous les hommes. Le bon sera obligé de repousser par la force les agressions du méchant, qu'il ne pourra rame-

ner par la persuasion; et c'est ce qui nécessite l'établissement des lois pénales et des tribunaux, parce que, si les hommes avaient le droit de se faire justice eux-mêmes, l'univers ne serait bientôt plus qu'un vaste champ de carnage où le plus fort triompherait seul de tous les autres.

ADONIS.

O cher ami à moi! comme vous savant dans morale! vous avoir donc eu un maître dans jeunesse à vous?

D'HÉROUVILLE.

Non, mon ami; mais j'ai d'abord été élevé à la campagne, et avec simplicité. Mon goût pour la lecture m'a seul porté à approfondir cette science, qui offrait des charmes à mon cœur neuf encore et peu corrompu. Plus j'y ai fait de pro-

grès, et plus j'ai senti que toutes les autres n'avaient, pour ainsi dire, été inventées que pour récréer l'homme sur la terre, diversifier ses jouissances, et lui procurer des plaisirs qui pussent s'adapter à sa conformation physique; et c'est d'après cette observation que je les ai toutes comprises sous le nom de *science* DE L'ART; tandis que j'ai donné à la morale, dont l'étude est essentiellement nécessaire au bonheur de l'homme, celui de *science de* LA VÉRITÉ. C'est cette dernière qui m'a aidé, soutenu, consolé dans les moments les plus critiques de mon existence; c'est elle qui m'a empêché d'être vain, orgueilleux et méchant dans ma prospérité, comme elle m'empêche d'être lâche, servile

et craintif dans le malheur. C'est la morale qui m'aide à traverser gaîment le sentier de la vie ; c'est encore elle qui me fait envisager le bonheur, ou tout au moins le repos, au bout de ma carrière. Et pourquoi quitterai-je ce monde avec tristesse, quand rien ne m'empêche de porter dans un autre un front calme et serein ? O mon ami ! combien je plains les hommes qui la négligent, cette science précieuse qui procure des jouissances si pures et exemptes de tout remords ! Que j'envie peu le bonheur chimérique dont les hommes veulent presque tous s'enivrer, et qui ne leur procure pas même vingt-quatre heures de suite d'une heureuse illusion !

Adonis attendri écoutait en si-

lence, en se promettant bien de revenir sur tout ce qui lui avait paru obscur, afin de s'instruire, autant qu'il le pourrait, dans la science *de la vérité*. Il termina ce dialogue par la question suivante :

ADONIS.

Moi voudrais bien connaître cependant, pourquoi blancs qui, comme vous, sont parvenus à devenir savants dans la science *à vérité*, ne se sont pas réunis pour faire écrire beaucoup, beaucoup, beaucoup bons livres-là, pour mettre eux dans les mains à tout le monde, et pour faire connaître la morale à tous ceux qui savent lire ?

D'HÉROUVILLE.

Quoique tu ne sois pas encore assez instruit pour en bien comprendre

toutes les raisons, je vais pourtant répondre à ta question, mais en t'invitant d'avance à me faire toutes les objections que tu croiras propres à éclaircir tes doutes.

Deux puissantes causes se sont toujours opposées à la promulgation des découvertes faites dans la science de *la vérité*. La première est la forme de gouvernement sous lequel est asservie une grande partie du genre humain. Cette forme de gouvernement étant arbitraire, tyrannique et odieuse, ceux qui croient avoir intérêt de la maintenir telle, pour leur plus grand bonheur, ne veulent pas que les *philosophes*, c'est-à-dire les savants en morale, répandent les vérités qu'ils ont eu le bonheur de découvrir, parce que la morale n'é-

tant autre chose que la justice, et la justice étant égale pour tous, elle ne reconnaît ni maîtres, ni esclaves, ni tyrans, ni bourreaux, ni victimes; et conséquemment ni abus de pouvoir, ni arbitraire, ni vexation, ni pillage, ni crimes, ni politique. Elle respecte la dignité de l'homme dans toutes les positions où le sort l'a fait naître; elle ne souffre aucune de ces distinctions qui tendent à élever une partie de l'espèce pour dégrader, avilir l'autre; et tu sens bien que ceux qui tiennent l'humanité asservie, sont trop corrompus pour souffrir que le flambeau de la vérité vienne éclairer leurs turpitudes. C'est à peu près par la même raison, qu'avant l'insurrection des nègres, tu as vu s'élever contre moi

tous les colons blancs de mon canton, qui m'accusaient de vouloir m'ériger en *réformateur*, parce que je n'avais pas voulu imiter leur injustice, leur cruauté, leur révoltante barbarie.

La comparaison fit aussitôt comprendre à Adonis la première partie de la réponse de d'Hérouville, qui continua en ces termes :

La seconde cause découle naturellement de la première. Les tyrans qui gouvernaient les peuples s'opposant de toutes leurs forces à l'introduction des lumières, les *philosophes*, pour présenter la vérité, furent obligés de la vêtir, afin de l'offrir aux regards des hommes, sans courir de dangers. Les uns la cachèrent sous d'ingénieux emblêmes ;

d'autres parlèrent d'elle en termes si pompeux, dans un style si haut, si relevé ou si emphatique, qu'ils se rendirent inintelligibles aux trois quarts et demi de leurs auditeurs. Qu'en arriva-t-il? La vérité, quoiqu'introduite dans la société, ne fut presque reconnue de personne; et la plus grande partie de ceux qui avaient saisi quelques-uns de ses traits divins, en firent aux autres un portrait si faux, si ridicule et si outré, que les uns la prirent pour une chimère, et les autres pour une divinité atrabilaire, farouche et inabordable. O mon pauvre Adonis! si on avait pu la faire voir aux hommes telle qu'elle est, toute radieuse de son éclat, de sa beauté, de sa douceur et de ses grâces enchan-

teresses, tous les mortels, en tombant à ses pieds, eussent fixé à jamais la paix et le bonheur sur la terre. Mais le tort de la plupart des écrivains qui en ont parlé, est de n'avoir jamais su mettre ses vertus à la portée du *peuple*, c'est-à-dire de cette classe née dans l'indigence par les effets d'un mauvais gouvernement, et trop illettrée pour sentir toutes les beautés du langage poétique et fleuri dans lequel les philosophes ont chanté ses perfections.

Adonis comprit encore une partie de cette seconde cause qui faisait allusion à la nécessité dans laquelle il s'était trouvé de teindre sa maîtresse en noir, pour la faire pénétrer dans le camp de Biassou ; mais, comme il voyait que d'Hérouville était entraî-

né par la beauté de son sujet, il ne jugea pas à propos de l'interrompre, et il écouta dans le plus respectueux silence la fin de sa réponse, ainsi conçue:

Oui, mon ami, si on avait dit aux hommes de tous les états: Etudiez la morale; c'est la science du bonheur; ses préceptes sont déja dans vos cœurs, et le sexagénaire peut devenir son écolier, comme l'enfant qui commence à se connaître Elle n'exige point d'accessoires, car ils ne servent qu'à obstruer l'entendement. Pauvres ou riches, jeunes ou vieux, libres ou esclaves, heureux ou malheureux, dans quelque état que la nature, le sort, la fortune ou l'injustice des hommes vous ait placés, vous pouvez entrer dans son temple

et sacrifier à ses autels; elle vous prodiguera ses bienfaits, ses richesses. Plus vous la cultiverez cette science, et plus vous deviendrez braves, sobres, économes et hospitaliers. Elle vous apprendra à ne vous laisser éblouir de rien, à apprécier à leur juste valeur les choses comme les circonstances; vous ne serez plus émerveillés des actions les plus simples, et vous ne vous attellerez plus au char d'un frippon adroit qui vous aura séduit.

Elle vous donnera la juste opinion que vous devez avoir de vous-même et des autres. Elle centuplera jusqu'à vos jouissances physiques, et votre vieillesse vous paraîtra aussi douce que les plus beaux jours de votre printemps. Votre carrière finira

comme le soir d'une belle journée, et vous vous endormirez doucement dans le sein de l'Éternel, sans crainte d'être réveillé par la honte, les remords, et la crainte des châtiments.

Mais, comme je te l'ai déja dit, *le peuple* est si avili, qu'il ne se croît pas même fait pour y prétendre. Aussi son nom seul lui cause-t-il tant d'ennui, de dégoût, que je suis persuadé que si jamais le récit de mes malheurs venait à être publié, tout agréable qu'il serait, même pour les gens qui ne veulent qu'on alimente que leur curiosité, les trois quarts des lecteurs n'auraient pas le courage de lire ce dialogue qui vient de s'établir entre nous deux, parce que le mot de *morale*, si choquant pour eux, viendrait se présenter à

leurs yeux comme une barrière qu'il leur serait impossible de franchir. Cependant, Adonis, honneur à ceux qui auraient la patience de le lire tout entier ! car ce serait un signe certain que leurs cœurs ne seraient pas tout-à-fait corrompus, qu'ils pourraient étudier avec succès la science de *vérité*. Honneur aussi au gouvernement qui répandra avec profusion parmi le peuple les élémens de la morale ! car ce sera la preuve qu'il est basé sur la justice, et que son institution, ses vœux les plus chers et son but, ne tendent qu'à perfectionner l'humanité abrutie par l'ignorance, l'injustice et les préjugés.

Ici se termina ce dialogue, qui fut entendu par l'épouse de d'Hérouville avec un profond sentiment

d'admiration, et par Zerbine avec autant d'intérêt que de surprise et d'inquiétude.

Le reste de la journée se passa dans une conversation à peu près semblable, mais plus courte, plus détachée et plus générale. La pauvre Zerbine qui, par moments, avait compris quelque chose à leurs discours, était dévorée de curiosité, et suppliait le bon nègre de lui expliquer tout cela en *créole*, ce qu'Adonis faisait avec la meilleure grace et du mieux qu'il lui était possible. Enfin, le soleil approchant du terme de sa course, d'Hérouville profita de ses derniers rayons pour laisser sur la fontaine le témoignage de sa re-reconnaissance. Il commença donc à graver ces mots sur la corniche:

A ISNARD; puis il mit au-dessous le nom de sa famille, ceux de son bon nègre et de Zerbine, et ajouta au-dessous en plus gros caractères: LEURS CŒURS RECONNAISSANTS.

Chacun adressa des louanges à l'auteur de la nature, et on se livra aux douceurs du sommeil.

Le lendemain, ils se mirent en marche au lever du soleil, et arrivèrent sur les trois heures de l'après-midi dans la plaine de l'Artibonite. Ils se trouvèrent bientôt auprès d'une sucrerie de belle apparence, où d'Hérouville se décida à entrer.

Comme il se doutait bien que l'évasion de son épouse hors de la ville du Cap n'aurait pas peu contribué à rallumer les soupçons et à fortifier les inquiétudes de Blanchelande, il

se donna garde de se présenter sous son vrai nom au propriétaire de cette sucrerie, qui se trouva être précisément un chaud partisan de ce général, dont il avait tout à redouter. D'Hérouville se fit passer pour un de ces pauvres ouvriers blancs qui parcouraient la colonie pour chercher de l'ouvrage d'habitation en habitation, lorsque traversant la montagne de Vallière, avec sa femme, ses enfants et ses deux esclaves, il avait eu le malheur de tomber au pouvoir des brigands commandés par Biassou, à la fureur desquels il n'était échappé, ainsi que sa famille, qu'en se travestissant comme il le voyait.

Le colon sucrier le reçut avec dureté et méfiance, lui répondit

qu'on ne savait plus à qui s'en rapporter ; que depuis quelque temps la colonie était infectée d'un tas de brigands qui apportaient de France ces principes détestables de liberté et d'égalité, subversifs des propriétés et de tout ordre social.

D'Hérouville dit qu'il était à Saint-Domingue dès avant la révolution ; et ce mot suffit pour tranquilliser son hôte, qui parut un peu s'humaniser.

On les fit rafraîchir et manger. D'Hérouville, après s'être frotté le corps, d'huile de *palma-christi*, redevint bientôt à sa couleur primitive et naturelle, ainsi que sa famille : aussi l'habitant, qui découvrit alors la beauté de son épouse, lui adressa-t-il un quolibet grossier, qu'il laissa pourtant échapper comme une de

ces émanations précieuses et comme un effort surnaturel de son génie sublime. — Ta femme n'est pas mal, lui dit-il avec cette impertinence qui faisait alors tout le mérite de ses pareils, mais pas du tout mal pour une femme de charpentier. Je connais dix de mes voisines qui ont chacune cinquante mille écus de rente, et qui se feraient honneur d'une tête, des yeux et d'un teint comme ceux-là. — Ah ! que voulez-vous, monsieur? répondit d'Hérouville avec une niaiserie feinte, la nature est comme ça; elle a toujours l'air de faire tout à tort et à travers. — Oh ! c'est bien vrai, reprit l'habitant, rien n'est aussi gauche, aussi bizarre que ses productions. Par exemple, j'examine ton nègre et sa femme; ils sont

moulés!.... Ah! si j'avais eu une jambe et des épaules comme ça, lors de mon dernier voyage à Paris, quelle fortune n'eussé-je pas faite à la cour?... Eh bien, non!... c'est à ces animaux-là qu'elle va prodiguer tous ses dons.... En vérité, il y a de quoi devenir incrédule, misanthrope, pessimiste et athée! — Quoi! monsieur, vous êtes donc sans fortune? — Non, mon ami, non; mais en a-t-on jamais trop?... Or ça, puisque nous en sommes sur le chapitre de tes nègres, dis-moi un peu, que prétends-tu en faire, maintenant que tu as tout perdu jusqu'aux outils de ton métier? — Ce que je prétends en faire? Mais ce que la reconnaissance et la probité m'ordonnent, leur donner la liberté en

récompense des services qu'ils m'ont rendus en sauvant la vie à ma famille. — Ah ! la reconnaissance.... la probité.... reprit l'habitant en secouant la tête, tout cela est fort beau, mais cela ne donne pas de pain. Ils ont sauvé la vie à ta famille ; c'est excellent !... Mais, au bout du compte, ils n'ont fait que leur devoir. Tiens, ils me conviennent : je suis assez riche pour ne pas marchander ; mets-y un prix raisonnable, et ils sont à moi. D'Hérouville, que le mépris et l'indignation agitaient intérieurement, sut pourtant se contraindre, et dire encore avec modération, qu'il ne voulait pas s'en défaire ; qu'il lui restait quelques amis qui l'aideraient, et qu'il tenait à l'amitié de ces bonnes gens. L'habitant

insista ; d'Hérouville tint bon. Le colon, outré de tant de résistance, se leva comme un furieux, et dit : Toute cette canaille de *petits-blancs* est partout la même ; une fois qu'elle s'est *enégraillée*, on n'en peut plus rien faire : c'est de l'attachement.... de la probité.... de la reconnaissance, et un tas d'autres platitudes semblables, qu'ils se fourrent dans la tête, et..... Ces misérables-là finiront par perdre la colonie. Je l'ai prédit depuis long-temps. En achevant ces mots, il sortit, et monta dans sa voiture pour aller souper chez un habitant de son voisinage.

D'Hérouville attendit le lendemain avec impatience, et l'aube du jour commençait à peine à paraître

qu'il était déja à plus d'une lieue de la sucrerie. Il arriva de bonne heure dans la ville de *Saint-Marc ;* mais, par malheur, il n'y avait aucun bâtiment français prêt à mettre à la voile. Comme il craignait toujours que Blanchelande n'eût envoyé son signalement, il profita du départ d'un bâtiment américain qui retournait à Philadelphie, et s'arrangea avec son capitaine pour le passage de sa famille, d'Adonis et de Zerbine.

Le lendemain, dès quatre heures on mit à la voile avec un petit vent de terre qui seconda leur sortie du port, et bientôt ils cinglèrent vers la capitale des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Tous ces infortunés, échappés

comme par miracle à la férocité des nègres et à l'injustice des blancs de cette île malheureuse, rendaient au ciel des actions de grâces, et se réjouissaient de leur heureuse délivrance. Déja les plus doux projets venaient consoler leurs ames depuis si longtemps flétries par la douleur. D'Hérouville se proposait d'unir Adonis à Zerbine par les liens sacrés du mariage, non-seulement pour dédommager cette bonne négresse de tous les sacrifices qu'elle avait faits pour sa famille; mais encore pour qu'elle ne fût point trahie dans sa plus chère espérance, et qu'elle fût récompensée par l'amour de son retour à la vertu : car il n'ignorait pas qu'Adonis l'adorait. « Oui, mes en-
« fans, s'écriait cet homme sensible,

« nous ne nous quitterons plus. Nous « partagerons désormais nos peines « et nos plaisirs. Nous sommes tous « jeunes et vigoureux ; il me reste « encore en France très-peu de bien « à la vérité ; mais nous saurons tel- « lement le faire valoir par notre « travail, notre tempérance et notre « économie, qu'il deviendra peut- « être un jour la source d'une fortune « assez considérable pour mettre no- « tre vieillesse à l'abri des besoins et « de la misère. O mes enfans ! j'étais « riche, vous le savez ; mais le ciel « m'est témoin que je ne regrette « point cette fortune, qui n'avait « été acquise qu'au prix de la liberté « de plusieurs centaines d'hommes ; « qui n'était basée que sur le crime, « l'injustice, et sur une longue suite

« d'outrages et d'attentats faits à la « nature, à l'humanité *.

Il y avait déjà trois jours qu'il naviguaient avec un vent favorable, quand, en passant devant les petites îles *Lucayes*, ils virent venir vers

* Je pressens que les colons qui liront cet ouvrage, diront qu'il m'a été facile de faire tenir ce langage à d'Hérouville; que les blancs qui ont perdu leurs propriétés à Saint-Domingue ne sont pas tous, comme lui, dans l'âge de la vigueur, et qu'il en est une foule qui sont en proie aujourd'hui à la plus horrible détresse, accablés en outre par les glaces de l'âge et les infirmités. Je leur répondrai que mon intention n'a pas été d'insulter à leur misère, ni de les accuser d'un crime qui est plutôt celui de leur siècle que le leur propre; mais que j'ai saisi cette occasion pour répéter encore une fois cette éternelle vérité: *que tout ce qui est institué contre les lois de la nature, de la morale, de la justice et de l'égalité*, ne peut durer longtemps, et finit toujours par une catastrophe terrible pour les instituteurs, ou pour ceux qui les ont soutenus, protégés ou soufferts.

eux un bâtiment d'une marche supérieure, qu'ils reconnurent bientôt pour un pirate *providencier* *. Aussitôt la crainte, le découragement et le désespoir s'emparèrent

* *La Providence* est une petite île située dans ces parages, et sous la domination des anglais. Elle est renommée par la barbarie et la rapacité des pirates qui sortent de son sein, et qui dans tous les temps courent indistinctement sur tous les vaisseaux qu'ils rencontrent, pour les piller. On assure que le cabinet de Saint-James n'y envoie pour la commander, que de ces hommes qui se signalent par leur profonde immoralité, leur despotisme et leur cupidité. Ils sont non-seulement chargés de tolérer la piraterie, mais encore de l'encourager et de la protéger. Il est vrai qu'ils ont une forte part dans le butin qui se fait, et qu'ils sont chargés en outre d'en faire refluer une autre partie dans les coffres de quelques lords de l'amirauté. Ce fait n'est qu'un léger échantillon de la moralité du gouvernement actuel de la nation britannique !.. O peuple généreux et brave ! quand secoueras-tu donc le joug honteux que t'imposent encore d'aussi lâches tyrans ?...

de tous les passagers. D'Hérouville dit à ses amis, qui l'entouraient : « Rassurez-vous ; ces gens-là n'en « veulent qu'à l'argent ; et comme « nous n'en avons plus, nous n'a« vons rien à craindre de leur rapa« cité. » Le pirate fut bientôt auprès de l'américain. Une trentaine de brigands, armés jusqu'aux dents, montèrent à son bord, et commencèrent les fouilles. Ils descendirent dans l'entre-pont, et enlevèrent en un moment tous les ballots, malles, marchandises et effets qu'ils trouvèrent. La terreur avait tellement consterné l'équipage, qu'il garda le plus profond silence pendant tout le temps que dura l'expédition. Quand ils se furent emparés de tout ce qu'il y avait de plus précieux, ils furent

visiter la *cambuse* *, et se gorgèrent de rum, de vins et de viande. Le capitaine américain attendait avec une triste impatience leur départ, pour continuer sa route, quand ces misérables complotèrent l'enlèvement d'Adonis et de Zerbine, dont la beauté les avait frappés, pour aller les vendre à *Tabago* ou à la *Jamaïque*, où ils espéraient en tirer une forte somme. Ils remontèrent donc sur le tillac, et se jetant sur leur proie avec une fureur de cannibales, de leurs bras vigoureux ils les firent passer en un clin-d'œil sur le fatal bâtiment qui allait peut-être les séparer à jamais de d'Hérouville et

* Endroit du vaisseau qui renferme les boissons, vivres, et généralement les provisions de bouche destinées à être consommées pendant le cours du voyage.

de sa chère famille. En effet, à peine les deux victimes furent-elles à bord du pirate, qu'il coupa d'un coup de hache le cable qui le retenait attaché à l'américain, et cingla en pleine mer par une route opposée à la sienne.

Qu'on se dépeigne, s'il est possible, le chagrin, la douleur et le désespoir de d'Hérouville, dans ce moment d'une aussi cruelle séparation. Toutes ses facultés semblaient anéanties; on eût dit que le pirate avait emporté jusqu'à son existence. Revenu à lui, il passa successivement des accès de la rage aux doux épanchements de la sensibilité. Il pleura la perte de ses amis, dont il s'accusait d'avoir causé les malheurs. Sa famille partageait son affliction, et

le capitaine de leur bâtiment, homme très-flegmatique, ne pouvait concevoir comment il était possible de se désoler de la sorte pour la perte de *deux valets.* Un français passager, et qui parlait anglais, raconta à ce capitaine les raisons qu'avait d'Hérouville de regretter Adonis et Zerbine. Ce marin, malgré son apparente insensibilité, fut tellement ému au récit des événements extraordinaires arrivés à cette intéressante famille, qu'il pria le français de lui en faire une petite *relation* traduite en anglais. Le vent contraire força le bâtiment d'entrer dans la baie de *Chéseapeack*, et de relâcher à Norfolck, ville et port de mer de la province de Virginie. A peine débarqué, le capitaine fit aussitôt imprimer la

relation des malheurs de d'Hérouville, et la répandit lui-même chez des négocians de sa connaissance et chez des magistrats de la ville ; elle produisit bientôt l'effet qu'il s'en était promis. Le touchant intérêt et la tendre compassion passèrent dans toutes les ames, et attendrirent tous les cœurs en faveur de notre bon colon, qui était resté en rade sur le bâtiment, livré à sa douleur profonde, et ne se doutant pas de ce qui se passait à terre à son sujet.

Le colonel Wilson, commandant les milices de la province, homme fort riche, mais cependant fort humain, proposa à ses amis une collecte pour secourir d'Hérouville, et l'ouvrit lui-même par un don de vingt-cinq guinées. Son exemple fut

suivi par une foule d'habitants de la province. Bientôt les dons s'accumulèrent à un tel point, qu'ils produisirent une somme d'environ quinze mille livres de notre monnaie. L'estimable Wilson voulut se procurer le plaisir si doux de les offrir lui-même à d'Hérouville. Il pria le capitaine américain de le faire descendre à terre, et de l'amener dans sa maison. Il avait préparé pour le recevoir un repas auquel il avait invité ses meilleurs amis.

D'Hérouville, accompagné de son épouse et de ses deux enfants, parût au milieu de cette société respectable, qui l'accueillit avec des transports de joie et d'admiration. Ce bon colon, étourdi pour ainsi dire de cette réception, à laquelle on ne l'avait

pas préparé, était resté confus, interdit et muet d'étonnement. Sa famille imitait son silence; mais Wilson le rompit, en lui disant : « Brave « et estimable français, nous con« naissons et vos malheurs et vos ver« tus ; vous ne devez pas être étonné « en voyant ici des républicains qui « y ont été sensibles. Mais ne pou« vant réparer vos pertes et termi« ner vos souffrances, nous avons tâ« ché au moins de les adoucir. Vous « voyez ici (en lui montrant des sacs « d'argent) une somme assez consi« dérable, et qui vous appartient « bien légitimement, puisque ces « sacs ne contiennent pas une seule « pièce qui n'ait procuré à celui qui « vous l'a donnée, mille fois plus de « plaisir que vous n'en éprouverez à

« vous en servir. R'ouvrez donc vo-
« tre cœur à la joie et à l'espérance ;
« vos peines touchent à leur terme,
« et peut-être deviendront-elles pour
« vous une source de bonheur. Voi-
« ci, ajouta Wilson en montrant le
« capitaine américain, l'homme à
« qui nous sommes redevables du
« plaisir de vous avoir secouru. —
« Oh ! non, répondait *Adams* en
riant de tout son cœur, et bara-
gouinant ces mots en français : « *Ce*
« *n'être pas moi que j'ai faite toute*
« *cela, c'est le petite relachion qui a*
« *parlé beaucoup dans le cœur de mes*
« *compatriotes.* » Et tous les convives
attendris se jetaient tour-à-tour dans
les bras de Wilson, de d'Hérouville
et du capitaine, en les baignant des
larmes produites par le plaisir le

plus pur et les plus généreux sentiments. On se mit à table ; le repas ne pouvait manquer d'être gai et touchant, puisque l'humanité, la bonne foi, la franchise, la sensibilité et toutes les vertus républicaines semblaient y être réunies. On parla beaucoup de la révolution de la France : d'Hérouville semblait en dévorer le récit, tant il sentait le besoin d'entendre des nouvelles de sa patrie ! On porta différents *toasts*, à l'affranchissement du peuple français ! à la consolidation de la liberté américaine ! aux mânes de Rousseau, Voltaire, Franklin ! etc. Enfin, Wilson engagea d'Hérouville à porter un toasts aux personnes ou aux choses qui lui feraient le plus de plaisir. Ce bon colon, dont le cœur

était dilaté par la joie, s'écria aussitôt avec enthousiasme : « *AU BON* « *NÈGRE ADONIS, l'ami des* « *blancs, de l'humanité et de la* « *vertu, et à sa compagne Zerbine!* » Et Wilson ajouta aussitôt : « *Puisse* « *le ciel favoriser les démarches que* « *j'ai fait faire auprès du gouverneur* « *de la Providence, pour obtenir la* « *liberté de ces deux nègres, que je* « *brûle de remettre entre les bras de* « *leurs amis!* » A ces paroles inattendues, d'Hérouville ne put contenir sa joie; il se précipita dans les bras du bon Wilson, et tous deux se pressèrent fortement l'un contre l'autre, en versant des larmes de plaisir et de reconnaissance. Le repas fini, le capitaine Adams prit congé de la société, en disant que

le vent était favorable pour se rendre à Philadelphie, et qu'il allait partir pour sa destination. On se doute bien que ses adieux avec le sensible d'Hérouville furent touchants.

Le colon et sa famille restèrent donc chez le colonel Wilson, qui, dès le lendemain même, tint à d'Hérouville le langage suivant : « Puis-« que vous avez perdu tout votre « bien, et que votre infortune vous « laisse, pour ainsi dire, le maître « de choisir une patrie qui vous con-« vienne, ah ! de grace daignez adop-« ter la nôtre : elle fut le berceau de « la liberté, la patrie de Franklin ; « elle est encore celle du généreux « *Wasinghton*. Pourrait-elle ne pas « vous plaire ? — Le pays qui pro-« duit des *Wilsons*, reprit d'Hérou-

« ville avec chaleur, aura toujours
« des attraits pour moi. Oui, brave
« homme, je passerai quelques an-
« nées parmi vos généreux compa-
« triotes, mais à condition que vous
« me laisserez la liberté d'aller mou-
« rir sur cette même terre où je re-
« çus la vie; car cette idée seule fera
« la consolation de ma vieillesse. »
Wilson promit de l'y accompagner.

Quelques jours après, le colonel fit l'acquisition d'une jolie métairie, garnie de ses ustensiles, bestiaux et instruments aratoires. Il y conduisit d'Hérouville et lui dit : « Vous êtes
« chez vous, faites valoir votre bien;
« et si vous avez besoin de Wil-
« son, rappelez-vous toujours qu'il
« n'est qu'à cinq lieues de votre de-
« meure. »

D'Hérouville se mit bientôt avec ses garçons de ferme, au courant des travaux champêtres de sa nouvelle habitation. Il y avait à peine huit jours qu'il y était, quand un courrier de Wilson vint lui annoncer l'arrivée d'Adonis et de Zerbine dans la rade de Norfolk, arrivée qui lui avait été signalée par trois coups de canon, ainsi qu'il en était convenu avec le capitaine qui les amenait. A cette nouvelle inespérée, d'Hérouville pensa perdre connaissance, tant la joie qu'il en ressentit fut poignante. Sa famille partagea son délire. Ils volèrent à Norfolk, et trouvèrent en effet leurs libérateurs dans la maison de Wilson, qu'entourait un peuple immense qui s'était précipité sur leurs pas pour

voir ces infortunés, dont l'aventure avait fait tant de bruit dans la ville.

Après la première explosion des cœurs, Adonis raconta comment il était parvenu à forcer les brigands de respecter Zerbine, en leur faisant accroire qu'ils avaient, l'un et l'autre, le secret de s'étouffer avec leurs langues *, si on leur faisait la moindre violence. Les pirates, dans la crainte de perdre le fruit de leurs rapines, ne les avaient pas même séparés, et avaient eu toutes sortes de soins de leurs personnes, afin qu'ils arrivassent sains et bien portants à la Providence, où ils étaient restés jusqu'au moment où, par ordre du gou-

* Il y a en effet quelques nations africaines dont les nègres parviennent à s'arracher la vie par ce moyen.

verneur, on les avait livrés au capitaine américain qui venait de les ramener à Norfolk.

Le mariage d'Adonis et de Zerbine se fit bientôt d'une manière solennelle. Le généreux Wilson en fit tous les frais, et invita à leurs noces les principaux magistrats et citoyens de la province. Ces bons noirs furent si longtemps étourdis de leur bonheur, qu'ils ne trouvaient plus de gestes, de signes, ni d'expressions pour témoigner leur reconnaissance à ces généreux américains. Enfin, ils furent habiter avec d'Hérouville qui ne voulut accepter la propriété de la métairie, qu'à condition que l'acte en serait commun entre lui et Adonis. Toutes ces bonnes gens y vivent encore au milieu de la paix, à l'abri

des besoins, et unis par les doux liens de l'amitié, de la franchise et de la reconnaissance.

P. S. Il y aura bientôt quatre ans qu'étant à la Nouvelle-Angleterre, et dans la province de Virginie, où me trouvant entraîné dans une partie de chasse, je m'égarai dans une forêt immense, au bout de laquelle le hasard me fit découvrir la ferme de d'Hérouville. Je résolus d'y entrer pour acheter du laitage, et m'y reposer. Mon étonnement fut extrême de trouver une famille de français noirs et blancs. Je leur témoignai la satisfaction qu'éprouve toujours un bon français à la vue d'un compatriote en pays étranger, et j'en fus accueilli avec cette cor-

dialité franche, apanage des bons cœurs. A cette époque, la nouvelle Angleterre était déjà infectée par des émigrés français et par une foule d'ennemis de la révolution échappés des Antilles, qui exerçaient une espèce de tyrannie contre tous ceux qui manifestaient des opinions favorables au nouvel ordre de choses. Ces bonnes gens, qui craignaient leurs persécutions, n'osèrent trop s'ouvrir à moi; mais la nature de la conversation, qui ne tarda pas à s'établir entre nous, les rassura bientôt. Ils m'engagèrent à coucher chez eux, me racontèrent leurs malheurs, et me firent passer, au milieu de leurs enfants et de leurs domestiques, trois jours de délices et de vrai bonheur.

Je m'étais promis de publier leur histoire. On vient de la lire. Si j'ai omis quelques particularités, il faut en accuser ma mémoire ; car c'est elle qui, d'accord avec mon cœur, a seule conduit ma plume. Que n'est-elle tombée entre les mains d'un littérateur distingué, cette histoire touchante ! Il en eût sans doute tiré un parti plus avantageux que moi ; mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rendre intéressant *mon bon nègre* : c'est aux bons cœurs, c'est aux ames sensibles à faire le reste.

FIN.